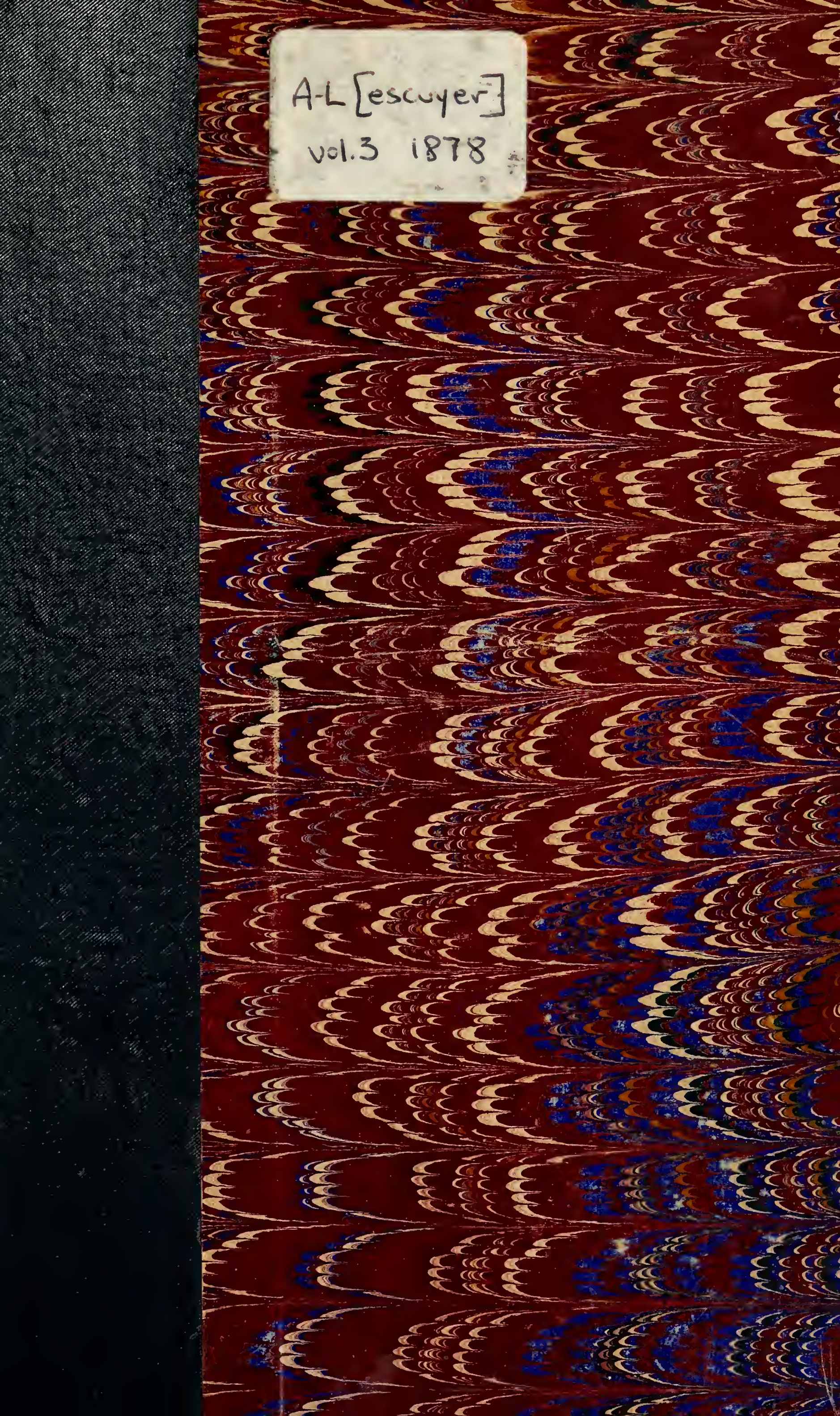

A-L [escuyer]
vol.3 1878

F. Lescuyer

Les oiseaux dans les harmonies de la nature 1878.

Langage et chant des oiseaux 1878.

Introduction à l'étude des oiseaux de la Marne. 1878.

LANGAGE

ET

CHANT DES OISEAUX

Bar-le-Duc — Typographie des Célestins — Bertrand

LANGAGE

ET

CHANT DES OISEAUX

PAR M. F. LESCUYER

MEMBRE TITULAIRE DE L'INSTITUT DES PROVINCES ET DU CONGRÈS
SCIENTIFIQUE DE FRANCE,
DE LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE DES ANIMAUX, DE PARIS,
DE LA SOCIÉTÉ D'ACCLIMATATION, DE PARIS,
MEMBRE TITULAIRE ET FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ ZOOLOGIQUE DE FRANCE,
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE STANISLAS, DE NANCY,
DE L'ACADÉMIE NATIONALE DE REIMS,
DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, COMMERCE, SCIENCES ET ARTS, DE LA MARNE,
DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET ARTS, DE VITRY-LE-FRANÇOIS,
DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE D'AGRICULTURE, SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES,
DE L'AUBE,
DE LA SOCIÉTÉ DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS, DE BAR-LE-DUC,
DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE, DE LANGRES,
DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE MAINE-ET-LOIRE,
DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE BORDEAUX, ETC.

PARIS

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS
LIBRAIRES-ÉDITEURS
19, rue Hautefeuille, 19

VICTOR PALMÉ
LIBRAIRE ÉDITEUR
rue de Grenelle-St-Germain, 25

SAINT-DIZIER
FIRMIN MARCHAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1878

TABLE DES MATIÈRES.

ÉLÉVATION ET ÉTENDUE COMPARÉE

DES

PRINCIPAUX INSTRUMENTS DE MUSIQUE ET DE LA VOIX HUMAINE

Pour faciliter la lecture du Tableau des pages 10 *et* 11, *nous donnons ci-dessous la note la plus élevée et la note la plus basse de celles que produisent les principaux instruments de musique et la voix humaine.*

Instruments à vent, en bois.

Flageolet. $\underline{2}$ *la*, — GR *la*.

Petite Clarinette en *mi bémol.* $\underline{2}$ *si bémol*, — $\overline{1}$ *sol*.

Clarinette en *ut*. $\underline{2}$ *sol*, — $\overline{1}$ *mi*.

Musette. $\underline{2}$ *sol*, — GR *sol*.

Hautbois. $\underline{2}$ *sol*, — $\overline{1}$ *si*.

Cor anglais. $\underline{2}$ *ré*, — $\overline{1}$ *fa*.

Basson. $\underline{1}$ *fa*, — $\overline{3}$ *si bémol*.

Petite Flûte. $\underline{3}$ *la*, — $\underline{1}$ *ré*.

Flûte, $\underline{3}$ *ut*, — GR *ut*.

Instruments à vent, en cuivre.

Trompette militaire en *mi bémol*. $\underline{1}$ *si bémol*, — $\overline{1}$ *si bémol*.

Ophicléide en *ut* et Serpent. GR *la*, — $\overline{3}$ *si bémol*.

Instruments à cordes, à frottement.

Violon. $\underline{3}$ *mi*, — $\overline{1}$ *sol*.

Alto. $\underline{2}$ *la*, — $\overline{1}$ *ut*.

Violoncelle. $\underline{1}$ *la*, — $\overline{2}$ *ut*.

Contrebasse. GR *la*, — $\overline{3}$ *sol*.

Instruments à cordes, à pincement.

Guitare. $\underline{2}$ *la*, — $\overline{1}$ *mi*.

Harpe. $\underline{3}$ *ré*, — $\overline{3}$ *ut*,

Instruments à cordes, à percussion.

Piano. $\underline{4}$ *ut*, — $\overline{3}$ *ut*.

Instruments à soufflerie mécanique.

Harmonium. $\underline{4}$ *la*, — $\overline{4}$ *ut*.

Grand orgue de Saint-Sulpice. $\underline{6}$ *ut*, — $\overline{4}$ *ut*.

Instruments à percussion.

Carillon. $\underline{4}$ *sol*, — GR *ut*.

Petite Timbale. GR *la*.

Grande Timbale. GR *mi*.

Gros Bourdon. $\overline{1}$ *fa dièze*.

Voix humaine.

Soprano. $\underline{2}$ *ut*, — GR *ré*.

Ténor. $\underline{1}$ *ut*, — $\overline{1}$ *mi*.

Baryton. GR *fa*, — $\overline{2}$ *si bémol*.

Contralto. $\underline{1}$ *sol*, — $\overline{1}$ *fa*.

Basse. GR *ré*, — $\overline{2}$ *fa*.

ÉLÉVATION ET ÉTENDUE COMPARÉE

des INSTRUMENTS à percussion	des INSTRUMENTS à soufflerie mécanique	des INSTRUMENTS A CORDES à percussion	à pincement	à frottement	des INSTRUMENTS A VENT en cuivre	en bois	des SONS DÉTERMINABLES au moyen de la roue dentée de Savard	de la VOIX HUMAINE	DE LA VOIX DES OISEAUX	DE DIVERS ANIMAUX

Sons déterminables au moyen de la roue dentée de Savard

Ut 66816

6: Si, La, Sol 50112, 48000, Fa 41544, Mi, Ré, Ut 33408

5: Si, La, Sol, Fa, Mi, Ré, Ut 16704

4: Si, La, Sol, Fa, Mi, Ré, Ut 8353

3: Si, La, Sol, Fa, Mi, Ré, Ut 4176

Si b

2: Si, La, Sol, Fa, Mi, Ré, Ut 2088

Si b

1: Si, La, Sol, Fa, Mi, Ré, Ut 1044

Si 978.75, La 870, Sol 783, Fa 696, Mi 652.50, Ré 587.25, Ut 522 (G.R)

Si b

$\overline{1}$: Si, La, Sol, Fa, Mi, Ré, Ut 261

$\overline{2}$: Si Si b, La, Sol, Fa, Mi, Ré, Ut 130.50

Si b

$\overline{3}$: Si, La, Sol, Fa, Mi, Ré, Ut 65.25

$\overline{4}$: Si, La, Sol, Fa, Mi, Ré, Ut 32.62

$\overline{5}$: Si, La, Sol, Fa, Mi, Ré, Ut 16.31

Instruments

Petite Timbale — Grande Timbale — Gros Bourdon de N.-D. de Paris — Fa ♯

Carillon — Grand orgue de Saint-Sulpice (Paris) — Harmonium

Piano — Harpe à 46 cordes — Guitare — Contrebasse à 3 cordes — Violoncelle — Alto — Violon

Ophicléide en ut et Serpent — Trompette en mi bémol — Flûte — Petite Flûte — Basson — Cor anglais — Hautbois — Musette — Clarinette en ut — Petite Clarinette en mi bémol — Flageolet

Voix humaine

Soprano — Contralto — Ténor — Baryton — Basse

De la voix des oiseaux

Roitelet huppé.

Grimpereau familier.
Rubiette tithys.

Martinet noir.
Pouillot fitis. — Pouillot sylvicole. — Mésange [bleue.
Hirondelles d'écurie et de fenêtre. — Troglodyte.
Chardonneret. — Rousserolle effarvatte. — Pipit [des arbres.
Alouette des champs.

Fauvette grisette. — Rouge-gorge.
Fauvette à tête noire.

Rossignol.
Pinson. — Moineau domestique.

Merle. — Loriot.
Grive chanteuse.

Coucou. — Tourterelle. — Colombe-Colombin. — [Huppe. — Buse.

Corbeau corneille.

De divers animaux

Cri des gros insectes.

Un Chien.

Un Chien.
Un âne.
Un Cochon.

LANGAGE ET CHANT DES OISEAUX

PRÉLIMINAIRES.

Du Langage en général.

Si nous étudions le langage de la nature, nous voyons qu'il est admirablement approprié à l'instinct de l'animal et à l'intelligence de l'homme ; les animaux même d'un ordre inférieur le comprennent, et, grâce à lui, ils savent ce qu'ils ont à faire.

Dans le langage de la nature, on trouve deux genres principaux : l'un qui résulte de la variété des proportions, des formes et des couleurs ; l'autre, d'une certaine combinaison des sons. Le premier s'adresse à l'œil, le second, comme la parole et le chant, se fait entendre à l'oreille.

Pour en apprécier l'importance, cherchons d'abord dans les langues humaines quelques termes de comparaison.

L'homme, pour exprimer d'une manière courte et facile ses idées et ses sentiments, se sert d'un petit nombre de signes qui peuvent, par leurs combinaisons, en fournir un grand nombre d'autres. C'est au moyen de ces signes, nommés lettres et chiffres, que l'on a exprimé les mots et les nombres.

Toute langue doit, pour être claire et facile, conserver sous les deux formes du signe et du son une unité parfaite et ainsi n'avoir qu'un nombre égal et correspondant de signes et de sons fondamentaux.

Les nations de l'Europe ont adopté dix caractères qui, au moyen de combinaisons, servent à exprimer tous les nombres ; mais, malgré beaucoup d'analogies, leurs alphabets et leurs dictionnaires sont bien différents.

L'alphabet français ne compte que vingt-cinq lettres ou signes.

Celui du sanscrit, ou dévanâgari, en a cinquante.

Pour être parfait, un alphabet devrait avoir autant de signes qu'il y a d'éléments de la voix à noter (on en compte de 35 à 40), et n'en avoir pas davantage.

Le nombre des syllabes et des mots formés avec les lettres varie beaucoup encore selon les langues.

On trouve, dans le dictionnaire de l'Académie française, environ 30.000 mots, et d'autres dictionnaires français pourraient en fournir plus de 100.000.

« Le dictionnaire impérial de la Chine en contient 42.718 ; le dictionnaire anglais, édition de Robertson, en admet 43.578. Il s'en faut, du reste, qu'il faille connaître tous les mots d'une langue pour bien la parler. Beaucoup de campagnards anglais n'emploient que 300 mots d'un vocabulaire qui en contient 43.578.

« Un anglais de bonne société et instruit n'en emploie que 3 à 4.000. Les orateurs les plus élo-

quents n'en emploient pas plus de 10.000. Shakspeare a composé toutes ses pièces avec 15.000 mots. Milton ses ouvrages avec 8.000.

« Dans l'Ancien Testament, il n'y a que 5.642 mots (1). Il faut le reconnaître, beaucoup de mots ont plusieurs acceptions qui peuvent encore varier par suite de modifications grammaticales ».

Quoi qu'il en soit, un dictionnaire universel, scientifique et littéraire, devrait en contenir infiniment plus que nous n'en trouvons dans celui de l'Académie; et pour résumer, les langues humaines parlées ou écrites ont des procédés artificiels, convenus, incomplets, particuliers à un peuple, à un pays.

Il n'en est point ainsi du langage de la nature. Il est de tous les temps et de tous les lieux. Grâce à ses innombrables et magnifiques variétés de formes, de couleurs et de sons, il caractérise le moindre des éléments de la création, même dans les phases de transformation, et ainsi il devient l'image vivante des choses. S'il est moins propre à rendre les idées les plus abstraites, en retour, il exprime parfaitement les sentiments. Il n'est pas tellement mystérieux, comme le pensent certains poètes, qu'il ne puisse être interprété par les savants dans ses moindres détails. Spontané, facile, il est dans ses généralités compris de tous les hommes et même des animaux.

Toutes les langues humaines, monosyllabiques, agglutinantes et flexionnelles, ne sont que des re-

(1) *Science du langage*, par Max-Muller.

productions très-imparfaites du langage de la nature. Incontestablement elles sont pour l'initié fort claires et souvent précises ; mais elles ne dispensent jamais de recourir à l'original, à la langue qui, par sa diversité et son unité, par son universalité et sa permanence, par sa clarté et sa richesse, n'a rien à craindre des Babels du passé et de l'avenir et sera toujours une des merveilles de la création.

I.

Langage du Bruit et des Sons.

La nature parle à l'homme par tous les sens, mais surtout par les yeux et par les oreilles. Les yeux ne nous suffisent pas pour arriver à la connaissance des choses sensibles. La nuit dure une grande partie du temps.

En plein jour, la vue peut être arrêtée par un obstacle, par un mur, un arbre, un nuage. On travaille sous terre.

Il était donc utile qu'il y eût un autre sens capable de nous faire connaître non-seulement la présence des corps dans tel ou tel lieu, mais aussi leurs mouvements et les effets qui peuvent en résulter : c'est le service que nous rend le sens de l'ouïe, en saisissant le langage du bruit et surtout celui du son, et nous savons que sous ce rapport particulier le langage de la nature est encore aussi parfait que possible, partout, toujours, pour les animaux comme pour les hommes. Afin de nous rendre compte de ce qu'il exprime, étudions le son, ses variétés et ses combinaisons.

§ 1. — PRODUCTION DU SON ET DU TIMBRE.

Quand un corps est frappé ou brusquement déplacé, il reçoit un ébranlement plus ou moins régulier, selon qu'il est plus ou moins élastique, et il

s'ensuit un déplacement proportionnel des couches d'air dans lesquelles il se trouve. Ces effets, en ce qui concerne l'air, ne sont pas sensibles à l'œil ; mais on les comprend très-bien par analogie de ce qui se passe quand on jette une pierre dans l'eau, où elle produit des ondulations concentriques qui se propagent de proche en proche souvent à une grànde distance. Sous le choc d'un corps sonore, le même phénomène se passe dans l'air dont les ondes viennent frapper le tympan de l'oreille, le font vibrer et donnent naissance à ce qu'on nomme le bruit. Ce bruit est appelé son quand la vibration, n'étant ni trop courte ni trop confuse, devient appréciable pour l'oreille de sorte qu'on puisse en déterminer les caractères principaux, le timbre et l'élévation.

Le bruit se produit par le passage de la foudre dans l'air, par la détonation d'une arme à feu, par la chute de l'eau, d'une cascade, d'un morceau de bois sur un autre, par le craquement d'une branche d'arbre, etc. Dans ces diverses circonstances, les vibrations ne sont pas d'égale durée et ne se succèdent pas avec assez de régularité pour donner à l'oreille une sensation continue.

Quand, au contraire, le choc a lieu sur un corps élastique, les vibrations ont les qualités nécessaires pour fournir au son un timbre et une élévation déterminables.

Le timbre et l'élévation dépendent, le premier principalement, de la nature du corps, de son élasticité et de la manière dont un déplacement a lieu ; le second du nombre de vibrations occasionnées par ce déplacement.

Le verre, le bronze, l'acier, le bois, la pierre donnent des sons cristallins métalliques ou assourdis ; sous forme de lame, ces corps devenus plus élastiques ont des sons plus adoucis, plus délicats ; à plus forte raison sous forme de cordes (quand cette forme est possible) leur sonorité a encore plus de douceur : les cordes qui donnent les vibrations les plus sympathiques sont celles qui sont composées avec les filaments musculaires.

On nomme cordes acoustiques des cordes analogues à celles du violon.

Le timbre diffère encore par le mode d'ébranlement selon que le corps reçoit un coup sec et franc, comme la cloche, comme les lames de l'harmonica et de l'instrument appelé timbre ; qu'il est pincé, comme la corde de guitare ; frotté par un autre corps solide ou par l'air, comme la corde du violon, de la vielle et de la harpe éolienne.

La forme de l'instrument est aussi un moyen de nuancer le timbre ; ainsi la trompette droite a le son plus éclatant que la trompette courbe. C'est par le frottement de l'air que vibrent les lames de l'anche du haut-bois, les peaux membraneuses et éminemment flexibles du larynx de l'homme et de l'appareil qui chez les oiseaux fait les fonctions du larynx.

Les variétés des timbres contribuent beaucoup à la richesse de l'harmonie. Ainsi un morceau d'orchestre perd à être exécuté par un ou par plusieurs pianos ; mais un timbre étant un son *sui generis* ne provenant que d'un être, d'un instrument spécial ou d'un mode particulier de donner lieu au son, il était impossible au même individu de faire usage de quelques variétés principales de

timbres pour former un langage avec ses combinaisons. La variété des timbres ne peut servir qu'aux combinaisons de la musique d'ensemble, c'est-à-dire à un langage collectif. L'organiste a seul, encore partiellement, le pouvoir de modifier ses timbres.

§ 2. — VARIÉTÉ DES SONS PROPRES A LA CONSTITUTION DU LANGAGE.

Le son de chaque timbre doit donc constituer assez de variétés fondamentales, pour reproduire toutes les combinaisons nécessaires d'un langage particulier. C'est ce qui se réalise par les articulations de la voix, par les sonneries, par la musique.

N° 1. — *Sons de la voix.*

On a trouvé d'abord qu'un son de la voix humaine pouvait, par le plus simple ébranlement de ses organes, donner lieu à cinq variétés très-caractérisées, celles qu'expriment nos cinq voyelles, *a, e, i, o, u;* ces variétés principales se modifient elles-mêmes, soit par le concours de plusieurs voyelles comme dans les diphthongues, soit par des accents comme ceux qui s'appliquent à notre *e.*

A ce son simple on peut joindre des articulations à l'aide des consonnes que l'on distingue en *labiales* (b, p, m, v, f), *dentales* (d, t, th anglais), *palatales* (g, c dur écrit aussi k, q), *linguales* et *liquides* (l, ll, r), *sifflantes* (z, j, ch), *nasales* (n, gn) *gutturales* (h aspirée et le ch des Allemands), selon que les lèvres, les dents, le palais, la langue, la

pointe de la langue appuyée sur les lèvres, le nez, le gosier, jouent le principal rôle dans leur prononciation.

Quelques grammairiens classent à part, sous le nom de *chuintantes,* celles qui font entendre un sifflement assez semblable au cri d'une chouette, telles sont *j* et *ch.*

Il y a encore les consonnes brèves ou longues.

Ainsi, grâce aux contractions très-variées de l'organe de la voix, on a trouvé dans un seul son de la voix des variétés assez distinctes pour former des syllabes, des mots, des discours, c'est-à-dire un langage entier ; mais ce n'est toujours là qu'un langage de convention et fort accessoirement musical.

N° 2. — *Sonnerie.*

Le son dépourvu d'articulation, mais prolongé et répété plus ou moins, peut encore conventionnellement servir à l'établissement d'un langage restreint, dont l'utilité est remarquable.

Alors on a l'avantage de pouvoir se servir soit de la voix, soit d'un instrument quelconque, et particulièrement de celui qui se fait entendre de très-loin.

La sonnerie d'une église annonce chaque jour ce qu'un paroissien tient le plus à connaître, l'heure, une messe, une naissance, etc. De loin les commandements d'une armée se font par une sonnerie de clairon. Le chien de chasse revient au coup de sifflet que donne son maître.

Le moindre cri ou chant d'oiseau a, pour le moins, ce mérite d'un langage de convention et d'une signification bien vite reconnue de tous.

L'intensité du son est encore un moyen de donner sous ce rapport des variétés appréciables.

N° 3. — *Musique.*

Avec toutes les formes de langage dont nous venons de parler, l'âme n'aurait pu complétement exprimer ses désirs, ses aspirations et ses enthousiasmes, et Dieu lui a accordé un langage vraiment céleste, celui de la musique.

On a remarqué que les sons varient sensiblement en raison de leur hauteur, qu'à certains intervalles de l'élévation qu'ils atteignent, ils sont pour notre organisme très-distincts les uns des autres et qu'ils se prêtent à des combinaisons aussi nombreuses qu'agréables à l'oreille.

Depuis les plus graves jusqu'aux plus aigus, ils forment des séries superposées qui, à part la différence de leur élévation, se ressemblent entièrement. On leur a donné le même nom, celui de gàmme.

La gamme ordinaire ou diatonique se compose de sept sons qui dans l'ordre de leur élévation se nomment : *ut, ré, mi, fa, sol, la, si*, et qui sont séparés par des intervalles dont cinq sont appelés tons et deux, demi-tons. (Dans l'octave, il y a deux fractions égales de 2 tons 1/2 réunies par un ton, en sorte que ce qu'il y a de fondamental, c'est la fraction de 2 tons 1/2). Elle a 2 modes, ceux de majeur et mineur.

La gamme est dite *chromatique* quand elle est composée de 12 sons presque également espacés les uns des autres, et dont tous les intervalles sont des demi-tons. Les cinq nouveaux demi-tons auxquels

elle donne lieu portent les noms des tons qu'ils divisent, en y ajoutant suivant les circonstances ceux de *dièse* ou de *bémol.*

On a pris pour régulatrice des gammes celle qui se trouve à peu près à mi-hauteur, et pour régulateur de ses notes le *la*, qui a 870 vibrations simples par seconde.

Le diapason est un instrument qui donne invariablement cette note et qui sert à accorder les instruments.

Au moyen d'un instrument de physique qu'il a inventé et qui consiste essentiellement en une roue dentée, Savard est arrivé à donner une intensité assez forte à un son et à le rendre appréciable par l'oreille quand, par seconde, il produit 48.000 vibrations ou qu'il n'en donne que de 14 à 16.

Il a été ainsi établi qu'entre ces deux chiffres extrêmes 16 et 48.000 il existe onze gammes et demie ; mais le grand orgue de Saint-Sulpice, de Paris, le plus étendu de tous les instruments de musique, n'en fournit que dix.

Sous le § 5 du titre IV, nous donnerons les développements que comporte l'étude des gammes et de leurs vibrations, l'élévation et l'étendue de la voix et des instruments de musique.

La roue dentée a également servi à bien déterminer une subdivision qui est environ un neuvième du ton et qui se nomme comma. Cette subdivision du ton était nécessaire non pour émettre des variétés nouvelles de son, mais pour modifier légèrement ceux qui existent, pour fixer par exemple la nuance de l'ut dièse et du ré bémol.

On a remarqué que les sons de l'échelle des

gammes pouvaient non-seulement fournir, par leur mode de succession, de belles mélodies, mais encore que beaucoup d'entre eux, en se reproduisant simultanément, formaient de magnifiques accords. Le plus simple est l'unisson, viennent ensuite la tierce, la quarte, la quinte, la sixte et l'octave; *ut*, *mi* et *sol* donnent un accord parfait.

Les sons de la gamme sont susceptibles d'être nuancés sous le rapport de la douceur, de la force, de l'ampleur et de la durée si caractéristique de ce qui est musical. Enfin chacune des variétés de voix (âge mûr, enfant, homme, femme) et d'instruments parcourt plusieurs gammes du bas, du milieu et du haut, et offre une grande richesse de timbres.

C'est la combinaison de toutes ces variétés de sons qui a donné lieu aux œuvres admirables que l'on exécute à notre époque par toute l'Europe, dans les églises, dans les concerts, au théâtre.

Cependant il s'en faut que les grandes émotions de l'âme ne puissent se transmettre autrement.

Ainsi l'histoire nous apprend que les Hébreux et les Grecs, David et Orphée, ont obtenu par la musique des effets qui ont surpris le monde, et il est très-probable que les grands principes de l'art moderne leur étaient inconnus.

Enfin, le chant des oiseaux, si agréable à l'oreille et si sympathique au cœur, n'est pas, malgré certaines analogies, basé sur les divisions de la gamme.

Après ces préliminaires, sans lesquels nous aurions été obligés de faire de nombreuses et longues digressions, cherchons à déterminer l'originalité du chant des oiseaux.

II.

Langage des Oiseaux.

§ 1er. — DU LANGAGE DES ANIMAUX, DÉNOMINATIONS AUXQUELLES A DONNÉ LIEU LE CHANT DES OISEAUX.

Le bruit en général et le son inarticulé constituent un rudimentaire et premier langage important pour l'animal et pour l'homme; ainsi les hommes et les animaux sont avertis de l'approche d'un orage par le tonnerre, de l'arrivée d'un corps en mouvement par le roulement de celui-ci sur la terre ou par son sifflement dans l'air, de la dislocation d'un corps divisible par le craquement.

D'ailleurs, si, pour se parler quand ils sont rapprochés les uns des autres, les animaux ont la ressource de la manifestation des attitudes, ils ont absolument besoin du langage des sons, quand ils sont dispersés, dans les lieux où la vue ne pénètre pas, pendant la nuit. Comme leurs espèces sont très-nombreuses même dans une seule région, il fallait, pour chacune au moins des principales, un langage approprié à sa spécialité, à sa force ou à sa faiblesse, à sa férocité ou à sa douceur et aux actes les plus ordinaires de sa vie.

Les noms français qui ont été créés pour signifier ou pour caractériser ces divers langages indiquent assez combien ils sont différents.

D'après notre dictionnaire, le lion rugit, le loup

hurle, la chèvre et le mouton bêlent, l'âne brait, le porc grogne, la vache, le taureau et le bœuf beuglent et mugissent, le chien aboie, le jeune chien jappe, le renard glapit, le chat miaule, le serpent siffle, l'abeille bourdonne, la grenouille coasse, le grillon et le criquet crient.

Certains oiseaux de grosse taille crient ; le corbeau croasse, la poule caquette, closse et glousse ; l'oisillon et le poulet piaulent.

Plusieurs espèces jargonnent, le moineau chuchotte, la pie jacasse, le perroquet parle, la mésange tintine.

Beaucoup d'oiseaux ramagent, gazouillent, fredonnent, la tourterelle roucoule, l'alouette chante.

Comme on le voit, le langage et le chant des oiseaux ont donné lieu aux dénominations les plus douces et les plus gracieuses. Beaucoup d'autres noms de notre dictionnaire se sont formés sous les mêmes influences. Ainsi, on a cherché le plus souvent à caractériser les oiseaux en leur donnant des noms en rapport avec leurs couleurs, leur chant, leurs habitudes, leur nourriture ou leur manière de manger, le genre de leur vol, leur ressemblance avec d'autres animaux ou des objets divers, etc. Or, pour nos contrées et d'après les étymologies connues ou probables, le langage, le chant ou les aptitudes musicales ont, après les couleurs, fait composer le plus grand nombre de noms d'oiseaux.

D'abord c'est par onomatopée que l'on a imaginé les noms de coucou et de pipit. Ensuite les étymologies nous indiquent que, primitivement, beaucoup d'autres noms d'oiseaux ont été formés de la

même manière, tels sont ceux de la crecerelle, du traquet, du bruant, du pouillot fitis, de l'alouette lulu, de la rubiette tithys, du tarin, de la tourterelle, du rossignol, de l'alouette, etc. (1).

Enfin quelques noms sont accompagnés d'épithètes ayant la même signification : c'est ainsi que nous avons le pouillot siffleur, la fauvette babillarde, la fauvette orphée.

Nous pouvons ajouter que le chant des oiseaux dans certaines de ses variétés a le caractère d'un accompagnement, d'un prélude, d'un refrain, d'une cantate, d'une mélodie, d'un grand air, d'un air varié, d'une chanson, d'une psalmodie, d'un hymne.

On voit déjà par ce qui précède tout l'intérêt que peut offrir l'étude du langage des oiseaux.

§ 2. — DES SONS QUI COMPOSENT LE CHANT ORDINAIRE DES OISEAUX. — NUANCES DE VOYELLES ET DE CONSONNES, PUISSANCE ET FAIBLESSE DU SON, ENTRAÎNEMENT ET GRAVITÉ ; INCISION DE L'ATTAQUE, MORDANT DU STACCATO ; DOUCEUR ET GRACE DES COULÉS ; CADENCE DE LA SYNCOPE, EFFETS DE RHYTHME.

Les oiseaux, on le comprend bien, n'ont pas ce qu'il faut pour composer et même pour parler une

(1) CRECERELLE, vient de *kreko* « retentir, faire du bruit ». — TRAQUET : cet oiseau doit son nom au mouvement continuel de ses ailes et de sa queue, qui l'a fait comparer au traquet des moulins, que le vent, la vapeur et l'eau agitent d'une manière incessante. (M. Vincelot, t. I. p. 186.) — BRUANT vient peut-être de bruire, signifiant « crier d'une manière aiguë », ou par onomatopée, comme expression du chant de l'oiseau, qui se rapproche de la syllabe *brri, bru.* (*Ibid.*, p. 303, 307.) — FITIS : Bechstein a donné ce nom comme l'expression éloignée de son

langue comme la nôtre; mais, grâce à la perfection de leurs instincts et de l'organisme de leur gosier, ils donnent à un son des nuances qui ont de l'analogie avec celles que nous exprimons et articulons au moyen des voyelles et des consonnes.

Par l'émission ou par la répétition variée d'un son et de ses nuances, ils arrivent à dire ou à apprendre ce qu'ils ne peuvent, dans quelques circonstances, exprimer au moyen des attitudes et des signes, la surprise, l'anxiété, l'épouvante, la plainte, l'alarme, le sauve-qui-peut, la fuite ou la résistance, l'appel, l'invitation à manger, le suis-moi, le départ, le coucher, le réveil, le oui, le non.

Ce langage, quoique très-laconique, est cependant d'une importance capitale; aussi il a été accordé à toutes espèces d'oiseaux, aux femelles et aux mâles, aux jeunes et aux vieux.

Il est le seul à l'usage des meilleurs chanteurs pendant la plus grande partie de l'année, et ceux-ci l'emploient aussi bien que le chant pendant le printemps.

On trouve les nuances des voyelles *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, et la diphthongue *ou*, qui n'est qu'une voyelle simple, associées à des consonnes, dans le *tac* du traquet motteux, les *tochack ! schak*, *schak* de la grive litorine, le *kara* des rousserolles, le *coac* du cor-

chant, « *fist*, *fist* ». — LULU LULU vient d'une particularité du chant. — TITHYS vient du cri de l'oiseau, *tui*, *tui*. — TARIN vient de *tarin*, cri de l'oiseau. — TOURTERELLE vient du chant de l'oiseau, *tour*, *tour*. — ROSSIGNOL : voir l'article qui concerne cet oiseau. — ALOUETTE vient d'*Alauda* « alouette, nom que les Romains, empruntèrent des Gaulois »; il fut très-expressif, formé de *al* « s'élever » et *aud*, « chant », mot à mot « qui s'élève en chantant », ce qui caractérise cet oiseau. (Court de Gébelin, *Dictionnaire étymologique*.)

beau corneille, et les *ketkaya*, *ketkayac*, de la caille, le *tié* de l'alouette, le *fic tek*, *tek*, du rouge-queue tithys ; le *taeck* de la fauvette des jardins, le *dété-roïde* de l'hyppolais polyglotte, le *pickeluit* du chardonneret, le *dié* et le *dieb* du moineau domestique ; le *tsig, tsag, tsig*, *tsag*, du grimpereau, les *sitt*, *tzitt*, *stiti, sitzitzioti*, de la mésange charbonnière ; le *vide* et le *vitt* de l'hirondelle rustique, le *sib* et *pipit* du pipit des arbres, le *ich* du merle et le *tzip* de la grive chanteuse ; les *yoyo* et *ditleo* du loriot, le *cotcodacot* du coq, le *bru* du bouvreuil, le *hup, hup, hup*, de la huppe, le *tu*, *tu, tu*, de la sittelle, le *lu*, *lu*, de l'alouette lulu, le *trouï* de la pie-grièche grise, le *houloulou* de la hulotte, le *tour, tour*, de la tourterelle, le *pouh, houp*, du grand ramier, le *houhouhou* de la colombe-colombin, le *couiri* de la bergeronnette grise et le *coucou* si connu.

On trouve le plus souvent dans les tons hauts la voyelle *i*, dans les plus bas, la voyelle *o*, ce qui est très-sensible dans le *ditleo* du loriot.

Les Allemands, qui font dans leur langue un usage si considérable de consonnes et qui, à ce sujet, ont l'oreille très-exercée, découvrent beaucoup d'articulations dans le langage des oiseaux. On peut en juger par le passage suivant que je copie dans Brehm (1).

« Le cri d'appel du pinson est *pink* ou *fink ;* il lui donne des intonations différentes qui ont chacune leur signification propre. Lorsqu'il vole, il fait entendre un petit cri que l'on peut exprimer par *gupp*, *gupp*. En cas de danger, il pousse le cri

(1) *Les Oiseaux*, t. I, p. 109.

d'avertissement *siih*, auquel les autres oiseaux sont attentifs.

« Lorsque le temps est mauvais, il fait entendre une sorte de grognement, que les enfants de la Thuringe traduisent par le mot *regen,* pluie. Son chant est composé de deux couplets qu'il répète rapidement ; c'est à ce chant qu'il doit l'intérêt que lui ont voué les amateurs.

« Il y a certaines localités des montagnes où cette science est particulièrement cultivée. Sous ce rapport, les amateurs de la Thuringe, du Harz et de la Haute-Autriche, se sont acquis une grande réputation ; là où une oreille expérimentée saisit à peine une légère différence, ces gens reconnaissent avec sûreté vingt chants différents et plus. D'après Lenz, on en entendait dix-neuf aux environs de Schnepfenthal.

« 1° Le chant du vin perçant (scharfer Weingesang) : *tzitzitzi willillilltih*, *dappldappldappl de weingihè ;*

« 2° Le mauvais chant du vin (schlechter Weingesang) : *tzitzitzitzi llillillillillisjibsjibsjibsjiwihdré ;*

« 3° L'huile de pin (Kienöl) : *tzitzitzitzitzirrrrezwoif zwoifzwoifzwoif ihdré ;*

« 4° La bonne année folle (toller Gutjahr) : *tititititetotototzespeutziah;*

« 5° La bonne année du Harz (Harzer Gutjahr) : *tzitziwillwillwillwillsespeutziah.* Lenz n'a jamais entendu ce chant dans le Harz ;

« 6° La bonne année commune (gemeiner Gutjahr) : *tzitzitzitziwihéwihéwihétzéspeutziah ;*

« 7° Le cavalier (Reiter) : *tzitzitzitzitzitzullullulljobjobjobjéreitjah ;*

« 8° La cavalcade commune (gemeiner Reitzug) : *tzitzitzitzirrrrihtjobjobjobjobjéroitihé ;*

« 9° Le droit des racines grossier (grobe Würzgebühr) : *tzitziteuteuteuetzellllljoteutzipiah ;*

« 10° Le droit des racines ordinaire (Ordinare Würzgebühr) : *tzitzitzitzitzitzulleletscheutscheutscheutscheutzipiah ;*

« 11° Le verré (Werre) : *tzitzitzitzeutzeutzeuwollillillillworftziah ;*

« 12° L'adieu résonnant (Klappscheid) : *tzitzitzidisdisdisdisjibjibjibjibjahtziah ;*

« 13° La première mouchette (erste Putzschere) : *tzitzitzitollleleleIzwoifwoifwoifzihe ;*

« 14° La deuxième mouchette (zweite Putzschere) : *tzitzitzitzitoïtoïwillwilltzihé ;*

« 15° La troisième mouchette (dritte Putzschere) : *disdisdistritritritrilapclapclaptzihe ;*

« 16° La quatrième mouchette (vierte Putzschere) : *tzitzitzillillillilltotototzihé.*

« Les dix premiers chants sont beaux : le verré a moins de valeur ; l'adieu résonnant ne signifie rien, les mouchettes remplissent d'horreur le connaisseur.

« 17° Depuis 1852, le weida de Thuringe (Thüringer Weida) est venu du sud-ouest et s'est acclimaté aux environs de Schnepfenthal : *tzitzirrihtjibjibjibjiweidjeh.*

« 18° Le redoublé crépu (krauser Doppelte) : *tzitzitzitzullullullullullullullteuftziah.*

« 19° Le redoublé de Schmalkalde (Schmalkader Doppelschlag) est le chant préféré des amateurs de la Thuringe.

« Il est interrompu par une pause ; est formé de

syllabes nettes, se suivant harmonieusement; se termine d'une façon éclatante, et chacune de ses moitiés vaut, à elle seule, un des autres bons chants. En le poussant, l'oiseau agite tout son corps. On croirait qu'il est épuisé après la première partie; mais il se redresse et enlève brillamment la seconde. On peut ainsi le noter : *tzitzitzitzitzitzitzitzitzitzirrrrentzèpiah, tololololololotzissscoutziah* ».

Chacune de ces notes, ou mieux chaque série a son nom; cette science, a, comme on le voit, sa langue à part. Les termes seuls varient suivant les contrées.

Dans ce chant, comme dans beaucoup de mots du langage des oiseaux signalés par Brehm, on trouverait des consonnes de toute espèce, même des nasales, des palatales et des labiales.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, grâce au nombre et à la facilité des muscles du larynx inférieur, à la longueur du cou, à la mobilité et à la ténuité des anneaux de la trachée, aux flexuosités de ce tube et à la puissance de la dilatation du bec, l'oiseau peut, en émettant un son, lui donner un certain nombre des nuances qui caractérisent les voyelles et les consonnes.

Dans le langage ordinaire et dans les chants simples, il les accentue plus sensiblement que dans les vocalisations et alors nous percevons sans efforts quelques consonnes palatales sifflantes et linguales; particulièrement l'*r* est distinct dans le *krach* du geai et le *krak* de la pie et quelques oiseaux l'emploient pour être plus énergiques dans leurs cris. A la vue d'un renard, le rossignol pousse son *kroek* et son *kaerr*. Quand un moineau veut

faire le méchant, il articule son *telterrrelterteltelte l.* Dans le péril, la mésange charbonnière lance son *terrrrr.*

Ainsi le son est assez nuancé pour indiquer qu'il vient de telle ou telle espèce, de tel ou tel individu, et qu'il exprime quelquefois tel ou tel sentiment.

Les oiseaux comprennent parfaitement toutes ces variétés, et nous-mêmes nous en saisissons les principales. Nous aurons plus loin l'occasion de citer des exemples.

Pour donner à son langage la variété qui lui est nécessaire, l'oiseau a d'ailleurs recours à d'autres moyens.

Ainsi sa note est plus ou moins forte selon que l'animal est plus ou moins gros. On peut s'en faire une idée en comparant la note du pic-vert à celle du pic-épeichette.

Elle est renforcée ou adoucie, la colombe-colombin nous en donne un exemple dans son *houp houp.*

Elle a un timbre particulier. Ainsi les notes de la fauvette grisette et de la tourterelle rappellent celles de la musette et de la flûte.

Elle est sèche chez le pic, éraillée chez le rossignol irrité, suave chez la femelle du pouillot sylvicoe.

Enfin, une seule émission de voix peut être brève ou longue et même, sous le rapport de la tenue, elle varie de manière à avoir la durée si musicale d'une triple, d'une double, d'une simple croche, d'une noire et d'une blanche.

Dans son roulement, le moineau fait une série de

doubles croches, le pouillot sylvicole quand il implore la pitié de l'homme qui marche près de son nid, fait une noire. La dernière note du cri de la hulotte est une blanche.

Par les variétés que nous venons de signaler on voit qu'une seule note peut déjà exprimer beaucoup de choses et le fait est qu'à son audition nous constatons dans le fond d'un bois la présence d'un picvert, d'un pic épeiche, d'un pic épeichette, d'un gros bec, d'une grive, d'une fauvette à tête noire, d'un rouge-gorge, d'un troglodyte, etc.

Mais une note peut se répéter avec telle ou telle nuance, et ainsi donner lieu à des combinaisons nouvelles, de là :

L'entraînante impétuosité de la double croche que souvent on constate, la gravité d'une tenue du genre de celles que l'on entend dans le chant perlé de l'alouette ;

L'incisive attaque d'une note, d'une double croche suivie d'une croche, comme la pratiquent l'hippolais et l'effarvatte ;

Le mordant du staccato du torcol ;

La douceur et la grâce des notes unies et coulées, comme sur une corde à violon, par le pouillot fitis ;

La cadence de la syncope comme la donne le grand ramier ;

Le rhythme de notes égales en durée et redites régulièrement, comme aussi la répétition régulière des périodes, ce qui se présente dans la cantate de la fauvette babillarde ;

Les mystérieux effets de sourdine du martinet ;

Le sforzando et le diminuendo alternatifs du

pouillot fitis; le crescendo et le decrescendo du pipit des arbres.

Toutes ces variétés des sons donnent déjà quelque chose de musical au langage.

Avec des mélanges de sérénité et de volubilité, d'ardeur et de passion, on passe de la causerie à la déclamation, à l'éloquence et même au chant. Et il arrive que souvent on ne sait ce qu'on a le plus à admirer de l'un ou de l'autre.

§ 3. — DES SONS, LEUR ÉCHELLE, NOTES DE L'ACCORD PARFAIT, NOTES INTERMÉDIAIRES, MOYEN DE LES ÉCRIRE; LA PÉRIODE, DURÉE ET RÉPÉTITION DU CHANT; COMMENT LES CHANTS SONT RÉPARTIS SUR L'ÉCHELLE DES SONS, TIMBRE, ÉPOQUE DES CONCERTS.

Enfin, l'oiseau produit des notes aiguës et graves à divers degrés, et il trouve dans des combinaisons régulières, quoique différentes de celles de notre musique, des périodes musicales capables de flatter beaucoup l'oreille et de traduire mieux qu'avec son langage ordinaire les plus beaux sentiments.

Pour nous en faire une idée exacte, reportons-nous d'abord à quelques principes que nous avons énoncés.

D'après Savard, le son produit, selon son acuïté, de 14 à 4.8000 vibrations appréciables; d'où il suit qu'il peut y avoir 48.000 moins 14, soit 47.986 variétés de sons, et un instrument de 47.986 cordes. De l'*ut* de la gamme au *si* inclusivement, il y a 112 vibrations, et de l'*ut* au *ré*, 16.

Mais pour les déterminer, il faut l'instrument inventé et appelé sirène par Cagnard-Latour, et

même la roue dentée de Savard. Ces distinctions échappent à l'oreille la mieux organisée ; aussi la gamme diatonique ne se compose que de 7 des 112 sons possibles, et la gamme chromatique que de 12.

Les intervalles correspondant aux vibrations qui ne figurent pas dans la gamme n'ont pas été étendus ou restreints arbitrairement.

Des proportions qui ont été reconnues à ces intervalles dépendent non-seulement la distinction facile, mais encore les rapports harmonieux des sons. Quand on émet, soit successivement, soi simultanément, des séries de sons de cette échelle de la gamme, si on en produit seulement un qui ne soit pas mathématiquement à sa place, on fausse les rapports qui existent entre celui-là et les autres et il en résulte ce que l'on appelle une note fausse.

Il était impossible d'appliquer aux oiseaux ce genre de musique ; en effet, chacune de leurs nombreuses espèces devait avoir un langage et un chant particuliers. Ensuite, les oiseaux non accouplés, et qui appartiennent à la même espèce, sont le plus souvent éloignés les uns des autres, surtout au moment de la reproduction. Quand, passagèrement, ils se rencontrent, il s'en faut qu'ils éprouvent au même moment le même sentiment. Il n'y avait donc pas de place pour un chef d'orchestre et les combinaisons de chants des oiseaux ne devaient pas être basées sur l'échelle de nos sons.

Toutefois leurs chants sont constitués de telle sorte qu'il en résulte de grands effets de musique et d'expression.

Les sons dont ils se composent sont pris non-

seulement dans les douze notes de notre gamme, mais encore parmi les vibrations qui s'échelonnent dans chaque intervalle d'une note à l'autre. Ainsi, un de leurs sons peut être non-seulement un *ut* ou un *ré*, mais encore une des vibrations intermédiaires.

Néanmoins, les notes qui se produisent successivement pour former une période n'ont pas de rapports heurtés et choquants.

L'oiseau a une certaine aptitude à produire des notes ascendantes qui ont entre elles des espèces d'intervalles de tierce et de quinte comme l'*ut,* le *mi* et le *sol,* que donne la trompette à vide.

Souvent aussi, les notes intermédiaires qu'ils chantent ne sont pas sans analogie avec les notes *si*, *la*, *fa*, *ré*, et surtout avec les sons que supposent les commas, ou divisions d'un ton en neuf parties.

Aussi, pour écrire le chant des oiseaux nous emploierons les notes de la gamme, en mettant au-dessus ou au-dessous quand il le faudra, un chiffre du comma supérieur, dont il semble se rapprocher le plus. Nous écrirons ainsi :

$\overset{1}{ut}$, $\overset{2}{ut}$, $\overset{3}{ut}$, $\overset{4}{ut}$, $\overset{5}{ut}$, $\overset{6}{ut}$, $\overset{7}{ut}$, $\overset{8}{ut}$,

Par le chiffre 9, nous indiquerons le coulé des neuf notes filées entre deux sons.

Les divisions du son pour le chant des oiseaux ne reposant pas sur des intervalles aussi grands, aussi appréciables et aussi réguliers que ceux des tons et des demi-tons, l'oiseau ne peut chanter faux comme nous quelquefois, et quand un certain

nombre d'oiseaux se font entendre sur un même point, il n'y a jamais de cacophonie.

Sous le rapport de la période, le chant de l'oiseau n'est pas encore sans ressemblance avec le nôtre. Il se compose de notes qui forment un ensemble musical et qui sont bien l'expression du sentiment éprouvé. Il présente parfois des particularités remarquables, la douce succession des notes espacées seulement d'un comma, d'un demi-ton ou d'un ton, les effets de transition de quarte, quinte, sixte et octave, l'agréable cadence du battement en forme de trille, le brillant de la roulade, le scintillement de la note d'agrément, les assemblages originaux et rhythmés pour composer la phrase, la sérénité du récit, la poésie des sons, le charme de la mélodie. Le chant, ne durant pas longtemps, est d'autant plus souvent répété. Il ne dure que 2 à 3 secondes pour la grive, de 2 à 3 pour le pinson, de 3 à 4 pour le merle, de 3 pour le rossignol, de 3 pour le troglodyte, de 4 à 5 pour la fauvette à tête noire, de 3, 6 et 8 pour le pipit des arbres, de 4 pour la fauvette grisette, de 2 pour la tourterelle, de 2 et même 5 minutes pour l'alouette.

La tourterelle, après 30 secondes de repos, reprend la série de ses roucoulements ; la fauvette grisette se repose à peine ; j'en ai entendu une répéter 203 fois de suite sa cantate ; une rousserolle effarvatte a redit la sienne pendant 21 minutes.

Entre les chants qui se font entendre sur un même point, il n'y a pas qu'une simultanéité de sonorité agréable à l'oreille. Quand on est attentif, on remarque avec beaucoup de plaisir, d'abord l'absence des notes fausses et de cacophonie, en-

suite des chants variés et échelonnés sur une étendue de cinq octaves, ayant pour base la gamme du diapason, des effets d'accords, de duo, de trio, de quatuor de symphonie et même des timbres plus nombreux que dans un orchestre, et toujours des manifestations variées et une exubérance de joie.

Le corbeau corneille donne des notes de la gamme du diapason, et ainsi déjà il se rapproche de la voix humaine; au contraire, les notes du roitelet huppé se confondent avec le cri de l'insecte. Entre le corbeau et le roitelet, et progressivement, nous entendons la grive, le rossignol, la fauvette grisette, etc.

Nous le savons, les instruments à vent appartenant à un seul genre, sont faits de la même manière et ont le même timbre.

La flexibilité des organes de la voix a, au contraire, permis à chaque homme d'avoir un timbre particulier. Pour des raisons analogues, le timbre de la voix des oiseaux a été très-varié, selon les espèces et même selon les individus.

Le martinet pousse des cris perçants comme ceux que l'on obtient en soufflant dans une clef forée (1).

Le héron gris a des notes stridentes et timbrées comme celles de la trompette.

Celles de l'hippolais et des rousserolles sont acérées comme celles du bignou.

On remarque dans le rossignol les douces et

(1) Pour caractériser les instincts de l'oiseau et ses chants, il a semblé nécessaire d'employer assez souvent des expressions qui, dans leur sens absolu, ne s'appliquent qu'à l'homme, à ses facultés, à ses actes, à sa musique et à ses instruments; mais il est à peine besoin de le dire, ces expressions ne sont prises que dans un sens relatif.

pénétrantes vibrations du hautbois unies aux accents émus de la voix.

Avec la tourterelle, le coucou et le ramier, nous entendons des sons doux et veloutés comme ceux de la flûte.

Les cris, à raison de leur extrême acuïté, peuvent être entendus de très-loin, et dans des milieux peu sonores; chargés des draperies de la végétation, ils deviennent doux à l'oreille.

Indépendamment de ces timbres principaux, il y en a encore d'autres bien caractérisés.

Qui ne connaît les gros éclats de voix du corbeau?

Le merle et le loriot ont des notes sifflées, qui ne sont pas sans analogie avec les sons cristallins du flageolet.

La note du pinson rappelle par son éclat la clarinette.

Le héron butor fait penser à la contre-basse.

Enfin, chaque espèce d'oiseau a un timbre particulier qui tient plus ou moins des types dont nous venons de parler, mais qui en est sensiblement différent.

Il en résulte donc, pour les concerts de la nature, une grande variété de sons ; ces effets d'ensemble changent beaucoup selon la saison et l'heure de la journée.

ETATS constatant à quelle heure du matin différentes espèces d'oiseaux de la vallée de Saint-Dizier ont commencé à chanter les 1er mai 1877, 15 juin 1877 et 28 juillet 1876, c'est-à-dire au commencement, au milieu et à la fin de la saison principale de leur concert.

1er MAI 1877

Température : 1 deg. cent. seulement au-dessus de zéro, ciel découvert, vent violent, lever du soleil 4 h. 41 minutes, beau clair de lune, dans la plaine et sur la lisière du bois.

2 h. 10, un coucou.

3 h., { tous les coucous, hérons gris.

3 h. 5, gazouillement d'hirondelles rustiques.

3 h. 15, alouettes des champs.

3 h. 25, une tourterelle.

3 h. 35, merles.

3 h. 45, { un grand ramier, grives chanteuses.

3 h. 46, rouges-gorges.

3 h. 50, { rubiette-tithys, un moineau.

3 h. 55, { toutes les tourterelles, fauvettes à tête noire.

4 h., { tous les moineaux, corbeaux corneilles huppés, loriots, pinsons.

4 h. 3, fauvettes des jardins.

4 h. 5, grimpereaux.

4 h. 35, hirondelles rustiques.

15 JUIN 1877

19 deg. cent. au-dessus de zéro, beau temps, un peu de vent, lever du soleil 3 h. 58 minutes, très beau clair de lune, dans la plaine, près du bois et des eaux.

Minuit et toute la nuit, { grillons, grenouilles, crapauds, chouettes, rossignols, cailles.

Minuit 15, rousserolles turdoïdes.

De minuit 30 à 1 h. 15 rousserolles effarvattes.

1 h. 15, gazouillement d'hirondelles rustiques, perchées sur des roseaux.

1 h. 45, reprise générale des hirondelles.

2 h. 14, alouettes des champs.

2 h. 20, bruants des roseaux.

2 h. 50, bruants jaunes.

2 h. 51, engoulevents, un coucou.

3 h., { tous les coucous, merles et grives chanteurs, fauvettes grisettes.

3 h. 4, rouges-gorges.

3 h. 5, pics.

3 h. 10, { hippolais icterines, corbeaux corneilles.

3 h. 11, { troglodytes, fauvettes à tête noire, pipits des arbres.

3 h. 12, loriots, rubiettes-tithys.

3 h. 15, moineaux domestiques.

3 h. 20, { moineaux friquets, pinsons ordinaires, tourterelles, grimpereaux, gazouillement des hirondelles de rivage.

3 h. 25, { tous les moineaux domestiques, tous les moineaux friquets, bruants proyers.

3 h. 35, { grand ramier, grimpereaux.

3 h. 40, { linottes, départ de toutes les hirondelles de rivage, martinets

3 h. 50, gros-becs.

3 h. 58, hirondelles de fenêtres, rustiques.

4 h., huppes.

28 JUILLET 1876

18 deg. centig. au-dessus de zéro, très-beau temps, calme, lever du soleil 4 h. 30 m., très-beau clair de lune, dans la plaine, près du bois.

3 h. 10, alouettes des champs.

3 h. 22, gazouillement des hirondelles rustiques.

3 h. 25, bruants jaunes.

3 h. 36, gobes-mouches gris.

3 h. 40, engoulevents, merles.

3 h. 42, fauvettes à tête noire.

3 h. 45, { grands ramiers, pipits des arbres.

3 h. 48, moineaux domestiques.

3 h. 55, troglodytes.

4 h., { rouges-gorges, rossignols.

4 h. 5, corbeaux corneilles.

4 h. 10, { tourterelles, grives draines, grimpereaux.

4 h. 40, gros-becs.

III.

Expression du Chant des Oiseaux.

§ 1er — CONCISION, CLARTÉ, UNIVERSALITÉ DU LANGAGE ORDINAIRE.

Nous avons déjà dit qu'un langage composé de quelques sons permettait à un oiseau d'exprimer les phases principales relatives à la défense, à la nourriture, au sommeil, à la locomotion, à la chasse (1).

Par ses mouvements et ses attitudes, il complète ces manifestations, et nous constatons qu'il est compris des membres de sa famille, de son espèce, de beaucoup d'autres oiseaux et animaux, et de l'homme.

Une mère devine bien vite le jargon de son enfant. Quand la perdrix a jeté son cri d'alarme, la compagnie a de suite levé la tête, le pied et l'aile.

Qu'un homme passe près d'un nid de rossignol, cet oiseau lui exprime soit par une note attendrie, soit par un affreux râlement, sa supplique ou son effroi, et l'homme ne se méprend pas sur le sens de sa parole.

(1) Il est à remarquer que les mots de notre dictionnaire qui répondent à de pareilles nécessités sont en général plus courts et plus simples que les autres ; comme exemple, nous avons le *oui* et le *non*, les interjections, les commandements militaires.

Un langage moins concis et moins clair que celui dont se servent les oiseaux eût amené de la confusion et du désordre. Personnification du mouvement, ces animaux ont besoin, en effet, d'aller vite en tout ; il y en a de beaucoup d'espèces dans le même lieu, et quelques-unes d'elles parlent de très-loin. Le corbeau se fait entendre à plusieurs kilomètres.

Le langage de l'oiseau a encore le mérite d'être universel, le même aujourd'hui qu'à la création du monde, le même en France qu'en Allemagne.

Sous ce rapport, il a les caractères du langage, des formes et des couleurs de la nature.

Il en résulte que, en dehors de son mérite comme imitation d'une situation quelconque, il a l'avantage d'être très-expressif et facile à saisir. Aussi les jeunes oiseaux savent bien vite à quoi s'en tenir sur les causeries de la gent emplumée, et nous pouvons reconnaître et constater dans un bois, la présence de tels ou tels éliminateurs, le genre des services qu'ils nous rendent, si le nombre des ouvriers est proportionné à la surabondance de la production.

§ 2. — PRÉCISION ET RICHESSE D'EXPRESSION DU CHANT.

Certains oiseaux ajoutent quelquefois un peu de chant à leur langage, et même souvent ils ne font que chanter.

Dans ce chant nous trouvons de la brièveté, de la netteté, mais aussi une grande richesse d'expression.

L'oiseau a un air qui est particulièrement en rapport avec ses sentiments dominants ; mais il le varie et l'accentue d'une autre façon pour exprimer tous les autres. Ainsi, l'alouette met un peu plus de passion dans son chant au printemps et un peu plus de sérénité à la fin de l'été. Le chant de la fauvette à tête noire n'a pas non plus en septembre l'ardeur qu'il avait au printemps. Combien de nuances nous échappent ! Cependant nous savons que le moindre air comme sonorité peut exprimer les plus grandes choses. Le bruissement des feuilles, le murmure d'une cascade n'ont pas une grande valeur musicale; mais ce sont les voix par lesquelles se manifestent le mouvement et la vie de notre planète. Elles nous rappellent que le jour où il n'y aurait plus ni vent ni courant d'eau, Dieu aurait mis fin à notre existence, et que ces grands rouages de la mécanique terrestre ne sont dus qu'à son infinie bonté. Chacun le sait aussi, des Suisses exilés ont été pris de nostalgie en entendant le ranz des vaches.

Un chant simple, mais échauffé par le cœur, produit des effets d'une très-grande puissance.

Telle est la raison principale du plaisir que nous éprouvons à entendre les oiseaux chanter.

En effet, le charme de ce chant s'explique bien plus par les sentiments qu'il affirme que par des effets de sonorité ; le chant est le moyen et non le but. C'est ce que nous allons voir.

§ 3. — NOMBRE DES CHANTEURS. ILS SONT CHOISIS PARMI LES PASSEREAUX.

Une première question qui se présente est celle-ci : Combien avons-nous d'espèces d'oiseaux qui chantent ?

Brehm en mentionne 142 principales et nous savons qu'on a déterminé plus de 10.000 espèces d'oiseaux.

Dans notre pays nous avons 287 espèces d'oiseaux et 30 espèces environ de chanteurs.

Comme on le voit, ces espèces de chanteurs sont en petit nombre ; pourquoi ? Les gros n'auraient pas assez de souffle pour soutenir leur chant, et en chantant ils donneraient trop de prise à leurs ennemis.

D'autre part, les insectes et les autres petites espèces étaient par leur faiblesse incapables de mettre leur chant à profit; on peut en juger par le cri-cri du grillon.

Les oiseaux de petite et de très-petite taille avaient, au contraire, plus que tous les autres ce qu'il faut pour chanter.

Comme oiseaux, ils ont la respiration double, ils se tiennent droits, à une hauteur qui favorise l'émission du son. Ils ont dans les organes beaucoup de finesse et de souplesse. Les notes qu'ils produisent s'élèvent jusqu'aux cris indéterminables de l'insecte et descendent jusqu'à la limite où ils offriraient des inconvénients graves. Dans la construction du nid, ces oiseaux déploient un instinct qui accuse chez eux une certaine supério-

rité pour les grandes choses, et ils sont les plus gracieux des animaux : pour ces raisons ils ont mérité plus que d'autres d'être poétisés par les hommes et par la religion et d'être considérés comme l'un des plus beaux ornements de la nature.

Du moment où le chant de l'animal devait faire partie de la création, il convenait donc que certains passereaux en fussent chargés.

Remarquons-le toutefois, le langage ordinaire leur eût suffi aussi bien qu'aux autres passereaux qui ne chantent pas, et, s'ils ont le privilége de chanter, c'est non-seulement pour mieux exprimer leurs plus beaux sentiments, mais encore et surtout pour être en quelque sorte les délégués de tous les oiseaux et de tous les animaux, les chantres de la nature entière. Ils sont ainsi appelés à donner aux abstractions de la vérité la forme la plus saisissable et la plus saisissante qu'elle puisse avoir.

La femelle étant surtout chargée des soins de la famille, le mâle avait plus de temps pour chanter et son chant pouvait annoncer toujours à sa compagne qu'elle était bien gardée et protégée.

§ 4. — COMME LANGAGE DU PLAISIR, LE CHANT EXPRIME LES JOIES DE LA FAMILLE, DE LA SOCIÉTÉ, DE LA PATRIE, DU BEAU, DE LA PAIX, DE LA CUEILLETTE, DE LA CHASSE, DU BIEN-ÊTRE ; IL PROCLAME LES GRANDS ACTES DE LA CRÉATION ET DE LA VIE.

Il est donc très-intéressant de savoir tout ce que chantent les oiseaux.

Leur chant est avant tout l'expression du plaisir

et du bonheur, et par ses nuances il exprime qu'il en est le mobile principal. De ces nuances, il en est une qui est manifeste pour tout le monde, c'est celle qui a pour objet la plus intime des unions, celle de la famille ; elle débute par la joie des fiançailles, se continue par celle des noces et finit par celle de la maternité, de la paternité et de l'amour filial. — Les pontes se renouvelant, ces chants se continuent pendant les 3 ou 4 mois du printemps.

Le plaisir de société est aussi goûté entre individus de même espèce et même entre espèces différentes.

Le lieu qui se trouve départi à un oiseau pour sa naissance ou sa résidence habituelle, a encore pour lui un attrait particulier.

Il goûte les plaisirs du beau.

Soumis lui-même à des éliminations régulières, il apprécie d'autant plus les bienfaits de la paix.

Eliminateur, il adore la chasse, il aime la cueillette.

Comme tous les animaux, il est sensible au bien-être.

Toutes ces nuances de faits, de plaisirs, se retrouvent dans le chant des oiseaux.

Mais si certains passereaux chantent, à la différence de tant d'autres, c'est qu'en même temps et surtout ils ont été choisis pour proclamer partout et toujours la gloire de Dieu et sa vérité.

Aussi le chant des oiseaux a une puissance à laquelle personne n'échappe (1).

(1) En chinois, le mot *ming,* qui est la traduction du mot chant, s'écrit avec deux caractères dont l'un signifie bouche et l'autre oiseau.

Revenons maintenant sur chacune de ces énonciations.

Si un acte de la vie des oiseaux mérite d'être accompagné de joie, c'est celui du renouvellement et de la multiplication des espèces, de la participation à la création perpétuelle d'une partie du monde.

Or, nous voyons que, dans les phases diverses de la reproduction, les oiseaux en général donnent la meilleure partie de leur chant.

Il y a d'abord les promesses de mariage faites et acceptées librement, nullement déterminées par la richesse d'une dot ou des espérances ambitieuses, mais uniquement inspirées par les attractions du cœur. Ensuite les noces qui durent autant que la ponte, pendant lesquelles l'ardeur, l'entrain et la constance donnent lieu à d'étourdissantes chansons.

Arrive bien vite l'incubation, l'élevage des petits au nid et hors du nid, période relativement longue et pendant laquelle les chants retentissent encore.

Tandis que l'épouse devenue mère est comme enchaînée à ses œufs, le mari, embrasé à son tour de l'amour paternel, monte sur son observatoire et, les yeux fixés sur le berceau auquel sont confiées tant d'espérances, il veille, et, quand il le faut, il porte de la nourriture à la mère. Pendant l'élevage des petits, malgré les fatigues et les peines, il chante encore à gorge déployée. Les garçons et les fillettes sont si intéressants !

A chaque ponte mêmes manifestations, et ainsi passe le printemps au milieu des chants de famille des oiseaux.

Après l'élevage, la famille se disperse et part bientôt pour l'exil, adieu les chants.

Cependant tout n'est pas fini avec cet esprit de famille, il y a encore une phase importante des relations de société.

Dès la fin de juillet, les moineaux jeunes et vieux se montrent en bandes qui soir et matin ont les conversations les plus animées et les plus enjouées.

Les hirondelles forment parfois par leur nombre des espèces de nuages. Les alouettes habitant la même contrée se complaisent à mêler leurs chants.

Autre satisfaction. Malgré ses facilités de locomotion, l'oiseau ne se déplace pas sans quelque peine ; il ne connaît si bien les ressources du pays qu'en y séjournant.

Cela est surtout vrai, quand il y a un nid à faire, une famille à élever. Par la force des choses, il plante donc sa tente sur un point quelconque des contrées préparées pour son espèce. Ce lieu n'est pas pour lui un simple témoin qui rappelle et renouvelle par le souvenir tous les bienfaits dont il a joui ; mais on ne peut pas douter que l'oiseau n'ait un culte particulier pour l'arbre sur les branches duquel lui et ses petits ont été bercés, pour les plantes qui lui ont fourni la nourriture, pour le lieu où il a éprouvé tant de jouissances.

Aussi la règle générale est qu'il revient au même lieu ; l'hirondelle rustique à son arrivée se plaît à gazouiller les joies du retour dans la patrie.

Incontestablement encore l'oiseau perçoit le beau, sans doute pas à notre façon ; mais il en jouit et le proclame dans ses chants.

Pourquoi le beau plus que le monotone et le

laid ne serait-il pas, même pour les oiseaux, la forme de ce que leur imagination peut concevoir de plus grand, de plus puissant, et de meilleur ?

En effet, l'alouette chante la lumière et le soleil. La fauvette à tête noire dans une jolie chambrette de verdure ne peut contenir sa joie.

Comment ne pas encore chanter la cueillette des fruits ? Ecoutez plutôt ces chardonnerets fredonner leurs petits airs en cherchant les graines dans le coton des plantes.

S'il aime la cueillette, l'oiseau adore la chasse, l'oiseau c'est la chasse permanente, l'ouverture commence au sortir du nid et il n'y a d'autre clôture qu'à la mort. Les jours de chasse ne comptent pas dans la vie, disait Abd-el-Kader ! Que ne doivent pas être alors les transports des oiseaux chasseurs ! Aussi écoutez encore ces cris de fanfare et d'halali de l'hirondelle, suivis quelquefois de gazouillements gracieux et joyeux.

Par cela même qu'il est chasseur, l'oiseau apprécie d'autant plus le bonheur de ne pas être chassé. Quand une grive a échappé à un busard et qu'elle est revenue de sa frayeur, ce qu'elle chante n'est-ce pas l'hymne de la paix ?

Il n'est pas défendu assurément à un oiseau de bien dîner, de bien dormir et d'en être satisfait au point de le dire et de le chanter. Aussi le pinson semble souvent entonner la chanson de table, et au réveil les moineaux sont quelquefois dans une jubilation étourdissante, les festins perpétuels des oiseaux donnent lieu à des joies sans borne.

Enfin, quand les oiseaux, au moment des migrations et des gelées printanières, ont été mis à

l'épreuve du froid, ils apprécient d'autant plus la température chaude ou modérée : — les hirondelles en s'étalant au soleil, gazouillent agréablement.

Est-ce là tout ce qu'exprime le chant des oiseaux ?

Rappelons-nous ce que nous avons dit ailleurs. Dieu a fait avant tout de l'oiseau un éliminateur et ainsi un serviteur de l'homme ; mais les actes qu'en cela il accomplit sont en même temps indispensables à sa vie et à son bien-être. — Il est donc très-intéressé à s'acquitter de sa tâche d'éliminateur et, quoique d'une manière inconsciente, il la remplit parfaitement.

De même, quand ce gracieux animal chante, il a le plaisir d'exalter et ainsi de doubler son bonheur, comme aussi de le manifester a sa famille et à d'autres oiseaux ; mais ce serait s'arrêter à la surface des choses que de ne pas voir d'autre signification à un si grand fait. Si les fleurs ont été créées non pas pour elles-mêmes, mais afin de porter des parfums et d'étaler sous nos regards les formes les plus gracieuses, unies aux couleurs les plus éclatantes, les oiseaux ont été chargés de donner de merveilleux concerts.

L'oiseau chante surtout pour attirer l'attention de l'homme et pour lui redire ainsi ce qu'il a le plus d'intérêt à connaître. — Il ne se lasse pas de lui parler son plus beau langage, parce que par ce même acte il se donne à lui-même les plus grandes satisfactions du cœur.

En résumé, si, sans culture et sans ensemencement de sa part, il trouve toujours à moissonner, s'il lui suffit de chasser quand il a faim pour pour-

voir à ses besoins; si, malgré ses éliminateurs qui le surveillent et qui sont prêts à le harceler, il est si souvent insaisissable et goûte la tranquillité de la paix et du sommeil; s'il a les joies de la patrie; si, grâce à d'admirables voyages, il ne connaît pas l'hiver; s'il a les enivrements de la chasse, les douces et nobles affections de la famille et de la société; si le beau a le don de l'émouvoir, et s'il est assez heureux pour chanter pendant une saison entière et quelquefois presque toute l'année, ces faits ne révèlent-ils pas avant tout l'action manifeste de la Providence?

Le chant de l'oiseau est donc l'efflorescence du cœur, l'exaltation des joies les plus nobles, la proclamation des grandeurs de la création, et de la haute destinée de l'homme, puisque ces merveilles existent pour lui.

Or, la vérité pour sortir des sphères de l'abstraction avait besoin d'un langage approprié à notre faiblesse; il lui fallait une forme sensible, mais la plus belle qu'on pût imaginer; et la beauté a été créée. De là l'harmonie des formes et des proportions, les brillantes couleurs, la suavité et la pénétration du son. Chaque partie du globe a eu ses manifestations providentielles. Au soleil des tropiques ont été donnés pour cortége les diamants de la végétation, les oiseaux chargés de pierreries. Dans la douce température de notre France nous possédons, comme autant de lyres suspendues entre le ciel et la terre, les premiers rois du chant, et nous avons le privilége d'entendre souvent les notes perlées du rossignol, l'hymne de l'alouette et les chœurs magnifiques de l'air.

Le beau dans la nature c'est le verre grossissant qui rend appréciable la destination des choses, qui rend visible l'immatériel, l'invisible. C'est le miroir dans lequel se reflètent les splendeurs de l'infini et les grandeurs de Dieu.

Le chant, c'est le sublime dans le beau, parce qu'il est l'expression de la foi, de l'espérance et de l'amour, c'est la fleur sur un cimetière, l'étoile au milieu de la nuit, une voix amie dans le désert, un prélude des éternelles harmonies.

Et maintenant, est-il étonnant que toujours et dans tous les pays, dans toutes les positions sociales, dans la chaumière comme dans le château, le chant si mélodieux et si expressif de l'oiseau ait attiré l'attention des philosophes, captivé le cœur des poètes, et attendri tous ceux qui ont le sentiment du beau, du vrai et du bien ?

IV.

Types et Variétés.

CAUSERIES, CRIS, CANTATES, MÉLODIES, IMITATIONS, MUSIQUE D'ENSEMBLE.

Si nous passons en revue les divers genres de manifestations auxquelles se livrent les oiseaux, nous trouvons des types singulièrement différents : d'abord dans le langage ordinaire, les causeries du moineau, les cris du martinet et de l'hirondelle qui, par leur animation, leur accentuation, leur sonorité et leur tenue, se rapprochent du chant.

Le pinson, la fauvette grisette, la tourterelle, le chardonneret, répètent un certain nombre de fois la même note et y ajoutent de petites variétés musicales ; leur mélange de récitatifs animés et d'airs forme des espèces de cantates.

Le rossignol, la grive, la fauvette à tête noire, le troglodyte, le rouge-gorge, chantent des mélodies remarquables, par la durée, la douceur, la variété, l'étendue de transitions et de beaux effets de sonorité.

A ces mélodies se rattachent les airs sifflés par le merle et par le loriot, les périodes vibrantes de l'effarvatte.

Quelques oiseaux, en dehors de leur chant propre, composent des imitations du chant des autres.

Enfin, ce qu'il y a de plus saisissant, ce ne sont pas les mélodies, c'est la musique d'ensemble.

Alors, la musique, c'est le nombre, l'universalité, l'harmonie, la puissance. Le plus souvent, dans la nature, les voix se marient entre elles et s'unissent au langage des formes et des couleurs. Les gracieux concerts des oiseaux se confondent avec le riche coloris des fleurs, la luxuriante verdure des forêts, la majesté des grands arbres, les douces ondulations de la plaine, les masses imposantes des montagnes et des rochers, le merveilleux cristal de l'air et de l'eau, l'immensité de la mer, les splendeurs du soleil.

C'est au milieu de ces concerts universels de formes, de couleurs et de chants, qu'il faut se transporter, pour apprécier à leur valeur nos aimables chanteurs.

En étudiant quelques types, il ne serait donc pas naturel de les isoler du milieu dans lequel ils se manifestent. Une fleur n'est si belle qu'au milieu des feuilles qui l'encadrent.

§ 1. — CAUSERIES. — CRIS.

N° 1. — *Moineau.*

Un des oiseaux les plus communs est le *moineau domestique :* ces noms lui viennent de son modeste plumage et de son attachement à l'habitation de l'homme.

Il niche sous nos toits, sur les arbres de nos jardins ; il n'émigre jamais et n'abandonne nos maisons pas plus en hiver qu'en été. On ne le trouve

même que là où il y a des maisons. La plaine et le bois ont le moineau friquet.

Le moineau domestique est toujours à fureter partout où il y a des larves et des œufs d'insectes, des vers, des chenilles, des hannetons, et par ses éliminations journalières, il a mérité d'être compté au nombre de nos bons serviteurs. Il a à un haut degré le talent de glaneur, et quand il ne trouve pas les insectes de son choix, il cherche dans les fumiers, dans la poussière, dans la rue, un grain, une miette de pain.

La guerre faite aux moineaux par le grand Frédéric s'est terminée par la déception du roi et le triomphe de ces oiseaux. L'expérience est donc sans réplique.

Est-ce à dire qu'ils ne commettent pas quelques méfaits ? Nul ne le prétend ; mais il faut le reconnaître, c'est souvent par la faute de l'homme. Celui-ci est d'autant moins dispensé de surveiller ces éliminateurs qu'ils sont au centre de ses provisions. Un drapeau rouge est pour beaucoup un véritable épouvantail (soit dit sans allusion).

Un moineau mort et pendu au-dessus d'un cerisier est un avertissement suffisant pour tous. Les pots accrochés aux maisons au moment des pontes donnent le moyen d'empêcher une multiplication excessive.

Pour des travaux aussi variés et quelquefois aussi dangereux que les siens, le moineau a reçu des instincts très-remarqués de tout le monde. On le voit sans cesse trottiner dans la rue, sautiller sur le fumier, voleter sur l'arbre, passer d'un lieu à un autre ; aussi l'a-t-on appelé passereau, du mot

latin *passare*, signifiant aller d'un endroit à l'autre sans s'y fixer longtemps.

Il se rencontre souvent avec le chat, son implacable ennemi ; il s'amuse même quelquefois à l'agacer et très-rarement il se laisse prendre.

Il va manger dans l'écuelle du chien, mais en se mettant suffisamment sur ses gardes, au milieu des poules en évitant les coups de bec.

Avec une nature si pétulante et si turbulente, qu'on l'a appelé Pierrot, gamin de Paris, cet oiseau ne doit souffrir que d'une chose, de ne pouvoir chanter même comme son voisin le pinson.

Aussi s'en dédommage-t-il en causant, en bavardant, et sans doute aussi en disant la chansonnette.

Partout où il y a une maison, en hiver comme en été, par le mauvais comme par le beau temps, une voix se fait toujours entendre, c'est celle du moineau.

Pour l'écolier ou le soldat qui retourne au foyer, c'est la première parole de bienvenue ; pour la mise en mouvement des ouvriers de la ferme, c'est un signal infaillible.

Afin de bien juger des causeries de cet oiseau, veuillez, lecteur, vous transporter avec moi au 1er août : à cette époque, les moineaux d'une ferme, d'un quartier de ville ou de village, se réunissent déjà depuis quelque temps pour passer ensemble les nuits et, quand il se trouve un massif d'arbres au milieu de leurs explorations, ils en font un dortoir.

A 7 heures 10 du soir, arrivent les premiers ; à 7 h. 25, tous sont réunis. Il y en a une centaine. On se rend visite, on se fait des niches, on se pour-

suit à travers les branches. De bas en haut et dans toutes les directions, ce ne sont que des allées et venues, des sauts et des gambades. A 7 h. 36, heure du coucher du soleil, cette agitation commence à se calmer ; à 8 h. 10, tous sont aussi immobiles que les branches sur lesquelles ils sont perchés.

Mais tout ce qui s'est échangé de paroles, de pensées et de sentiments pendant cette heure, c'est ce qu'on ne pourrait raconter.

Pères, mères, enfants, cousins, voisins, se sont dit bonsoir, les vieux et les malins ont tenu à prendre les places d'honneur, celles des sentinelles avancées. D'autres plus soucieux du bien-être ont cherché l'abri d'une grosse branche ou d'une touffe de feuilles. On a calculé les chances de pluie et de vent. Au souvenir d'une chasse heureuse on n'a pu contenir sa joie. L'apparition d'un chat, le bruit d'une voiture a ajouté aux émotions.

Aussi les *tieb*, les *schilp*, les *biou*, ont-ils été crescendo de 7 h. à 7 h. 25. Alors c'était un ramage général et étourdissant, rehaussé assez souvent de périodes roulées ; c'était la volubilité du bavardage et l'animation du chant. A 7 h. 40, le decrescendo a commencé. Ceux qui avaient le mieux dîné et le plus causé s'alourdirent. Les derniers bonsoirs s'échangèrent. A 8 h., on n'entendit plus que quelques monosyllabes. A 8 h. 10, les plus pétulants s'affaissèrent sur leurs pattes, enfoncèrent la tête dans les plumes de leur cou, fermèrent les yeux et tout fut dit.

Alors la cloche et le clairon sonnaient le couvre-feu.

Désireux de savoir comment aurait lieu le réveil du lendemain, 2 août, je me suis transporté près du même massif, à 3 h. du matin.

A 3 h. et demie, un coq annonce que la journée du travailleur va recommencer.

A 3 h. 53, un moineau à la voix forte et sonore lance un admirable *tié*, qu'il répète gravement et sans cesse. A chaque instant, d'autres *tié* viennent s'unir aux siens, et à 4 h. 3, sa sonnerie devient un véritable carillon ; à ce réveille-matin succèdent aussitôt les allées, les venues et les bonjours. A 4 h. 20, tous frétillent et babillent. Quelques-uns, sans doute ceux dont la digestion s'est le mieux faite, partent isolément, en disant à mi-voix deux ou trois *ouit*. Le soleil se lève à 4 h. 36, et, pour le saluer, il se produit une recrudescence d'agitation et de causeries vives et enthousiastes, c'est un débordement de joie. Alors les départs se multiplient. Il est cependant si agréable de causer entre amis, parents, et surtout entre jeunes gens, qu'on s'oublie à jaser. Mais des pères et des mères qui sont déjà allés faire leur petit déjeûner, viennent chercher les gamins et les gamines, et les départs se font en bandes. Quel bonheur alors de s'élancer les uns pour la cueillette, les autres pour la chasse, beaucoup pour se donner le luxe du gras, du maigre et les agréments du dessert ! A 5 heures, il n'y a plus personne à la moineauterie.

N'oublions pas que ces petites machines emplumées ont été créées pour nous servir, nous égayer et nous amuser.

N° 2. — *Martinets.* (Cypselus apus, Viell. Dict., 1817.)

Lecteurs qui cheminez près de ce vieux château, quelles notes éclatent au-dessus de vos têtes ? Est-ce une parole ou un chant ? On a bien le temps vraiment d'y penser. Une bande de martinets est passée comme la foudre. Leurs cris stridents, c'était le vacarme du traqueur, le hourra du sauvage, la fanfare de l'hallali, un cri de chasse et de joie.

En cette charge incomparable qui vient de fondre dans les airs, combien de nos ennemis n'ont pas succombé ?

En grand nombre et paisiblement réunis à l'abri des murs et des arbres, ils dressaient peut-être avec bonheur une statistique des fruits les plus mûrs ; mais effrayés, ahuris, ils ont pris le large et ont disparu dans le bec des martinets. Etre pris, enseveli, enfoui et même digéré, tout cela n'a duré qu'un instant. L'insecte n'a pas eu le temps de s'en apercevoir. Quelle mort plus douce pouvait-il désirer ?

Quand donc ces cris impétueux et étourdissants éclatent sur votre tête, applaudissez, c'est la police qui fait sa ronde dans l'espace et sous les nuages ; ce sont les éliminateurs de nos ennemis les moins visibles et les plus insaisissables ; c'est une fanfare des louvetiers de l'air.

Ainsi qu'on le sait, les martinets noirs aiment à se réunir pour chasser. Chaque jour ils accourent au rendez-vous, là surtout où il y a de gros bataillons d'insectes ; ainsi ils s'établissent de préférence dans les grandes villes, au fort de la saison, du 4 avril au 28 juillet.

L'insecte passe-t-il d'arbre en arbre, de massif en massif, de maison en maison pour éviter les dangers d'une longue traversée, s'élève-t-il au contraire pour se faire pousser comme un ballon par le vent, il n'échappe pas à ces infatigables chasseurs à courre, à cor et à cris. Une fois rentré dans son trou, le martinet gazouille.

Au 15 juin, les martinets se lèvent à 3 h. 40 et se couchent à 8 h. 30, donnant ainsi dix-sept heures à leur industrie d'émoucheur. Ils mangent en volant, et si, pour la sieste ou pour toute autre cause, ils prennent quelques instants de repos pendant la journée, ils se multiplient d'autant plus le matin et le soir. C'est alors que de leurs cris les plus perçants ils effraient et mettent en mouvement, pour les happer, les insectes de nuit et de jour que le sommeil engourdit déjà ou qui se réveillent à peine. Ce sont les heures des hourras frénétiques et des plus joyeux hallalis.

N° 3. — *Hirondelle rustique.*

Quel beau rêve que celui d'être hirondelle, avoir des journées de plus de quinze heures chacune, passer les deux tiers du temps et plus à voler, faire plus de six cents kilomètres en un jour, au-dessus des plus beaux paysages, c'est-à-dire nager, se balancer et se bercer dans les ondes de l'espace et tout cela pour chasser.

Etre reçue dans les maisons comme une amie, chez les grands seigneurs, ainsi que dans les plus modestes familles; aller, quand l'hiver arrive, continuer ses chasses dans toute l'Afrique.

Emportée comme par l'ouragan, pouvait-elle chanter aussi bien que l'alouette? Non ; mais son chant c'est le vol, c'est la voluptueuse harmonie de ses ondulations, les jubilations d'une danse aérienne. Parfois, en papillonnant quelques instants, elle reste presque en équilibre, et alors elle trône, en planant.

Mâle et femelle ont leurs notes de chasse, moins fortes et plus douces que celles du martinet, petits cris qui éclatent dans les airs, attirent nos regards et notre attention et nous font assister à la croisade de ces gracieux éliminateurs.

Le mâle est heureux de répéter son aimable refrain près de son nid, sur la maison qui l'abrite, sur l'arbre du jardin voisin, surtout au soleil levant.

Le gazouillement de l'hirondelle est doux, gracieux, et finit par une note élevée d'une quinte tenue plus longtemps que les autres et d'une très-énergique expression de bonheur.

Un cultivateur me disait un jour : « Pendant ma maladie, combien je me plaisais à écouter le tendre gazouillement de mes hirondelles ; tout ce qui va au cœur est si bon quand on souffre (1) ».

§ 2. — CANTATES : GRIMPEREAU, SITTELLE, RUBIETTE-TITHYS, FAUVETTE BABILLARDE, BRUANT JAUNE, HIRONDELLE RUSTIQUE, PINSON, CHARDONNERET.

Quand, le soir, le troupeau quitte le pâturage pour regagner l'étable et agite ses sonnettes ; quand,

(1) Mes hirondelles rustiques sont arrivées chez moi, en 1876, le 5 avril. Le 1er août, de 4 heures du matin à 7 heures 30 min. du soir, elles chantaient encore assez souvent.

pendant les insomnies de la nuit, le timbre de la pendule se fait entendre ; quand, à l'aube du jour, la clochette du monastère sonne l'*Angelus*, qui ne prête l'oreille et ne se plaît à écouter ! Les sons que l'on entend sont si purs, si argentins !

Si, de plus, ils ont des vibrations de la musette, des intonations de la voix et des nuances musicales, ne deviennent-ils pas sympathiques ! alors la sonnerie devient une cantate.

Tel est le genre d'agrément que nous procurent certains oiseaux : la rubiette-tithys du haut d'une cheminée ; la fauvette babillarde dans un bosquet ; le bruant jaune sur le buisson de la plaine ; le pinson sur l'arbre du jardin ; d'autres encore, tels que le grimpereau, la sittelle, le pic-vert, le torcol, l'hirondelle, la tourterelle.

Leur chant se compose de notes d'égale durée régulièrement répétées avec la cadence du rhythme et divisées quelquefois en deux, trois ou quatre périodes souvent semblables. Il dure à peine quelques secondes ; mais il recommence d'autant plus souvent.

L'oiseau n'étant pas obligé de se donner des contorsions pour trouver des notes ou plus aiguës ou plus graves, en émet qui, toutes, ont leur clarté et leur éclat.

Par rapport aux mélodies du rossignol et de la fauvette à tête noire, ce modeste chant ne ressemble qu'à un accompagnement. Il rappelle la tonique que si souvent le second violon et l'alto fractionnent pour varier ou pour donner du rhythme à l'harmonie.

Dans les ensembles, il a parfois le caractère d'un

prélude, d'un accompagnement, d'un refrain, et il forme dans les chœurs des accessoires complémentaires. Il devient alors pour les mélodies ce que sont pour les fleurs les feuilles, au milieu desquelles elles s'étalent, un gracieux encadrement.

Tel n'est pas cependant son seul mérite. Si le picvert et la sittelle n'ont que le timbre et le staccato d'une castagnette; la rubiette-tithys et la fauvette babillarde donnent à leurs périodes des vibrations aussi animées qu'aigrelettes.

Le bruant jaune termine sa cantate par une note pleine de sonorité et de tendresse, une espèce de soupir.

Tous ces chants ne sont-ils pas d'ailleurs comme autant de voix du printemps et des joies qu'il donne ?

L'hirondelle murmure à mi-voix ses gracieuses pensées, la tourterelle égrène en ses roucoulements les épanchements de son cœur.

Le pinson si richement habillé et si gai varie non-seulement les inflexions de sa voix, mais encore une partie de ses notes, et ainsi il donne du relief à sa période.

Que chante-t-il ? Beaucoup de choses sans doute; mais il semble exceller dans la chanson de table.

Pour sa nourriture il se permet tant d'espèces de graines et d'insectes que la vie lui est facile, le repas abondant, la provision assurée. Quand on a de l'appétit et que l'on est pinson, comment ne chanterait-on pas les joies de la table ?

Ce n'est pas qu'il manque de prétention.

S'il lui est interdit de dépasser les limites de son

petit répertoire, il peut au moins répéter très-souvent son refrain et lui donner, suivant les circonstances, les accents de tendresse et le brio des concerts. Dans un concours, un pinson a répété plus de huit cents fois de suite sa phrase musicale (1).

Chardonneret.

Les granivores sont recherchés pour la cage, non-seulement parce qu'il est facile de leur procurer de la nourriture, mais encore à cause de leur voix sonore, éclatante, musicale et très-animée.

Les plus appréciés d'entre eux, dans nos plaines, sont la linotte et le chardonneret. Ils se distinguent d'abord des autres granivores en ce que, par l'étendue et la variété, leurs phrases ont le caractère d'une mélodie, ensuite des insectivores parce que leur chant est plus éclatant que doux et tendre.

Celui du chardonneret est surtout d'une agréable originalité.

Cet oiseau, moins gracieux que les becs-fins, mais plus svelte que les autres fringilles et plus élégant que tous, ne manque même pas d'une certaine crânerie.

Il est vif et leste jusqu'à la pétulance, et le plus souvent on le voit voleter et se balancer à l'extrémité des arbres et des plantes herbacées.

Aussi il brille dans la conversation par une grande

(1) Dans quelques parties de la Belgique, des villageois se réunissent les dimanches et les jours de fête et apportent des pinsons qu'ils ont en cage ; alors ont lieu des concours de chant, suivis souvent de paris très-élevés.

volubilité et son chant est plutôt une cantate qu'une romance.

Il détache ses notes avec une extrême légèreté, les saccade avec ardeur et coquetterie, les divise en deux périodes et donne à la seconde beaucoup de relief. Il en résulte des accents aussi joyeux et enjoués qu'éclatants et brillants, avec lesquels il anime les plaines dépouillées de verdure par l'automme et l'hiver, les bosquets, les promenades publiques, les jardins, la chambre de la jeune fille et l'atelier de l'ouvrier.

Il a même par ses talents mérité les honneurs du théâtre, et il y figure à la tête des animaux savants. Il assouplit sa volonté au point de sortir d'une cage et d'y rentrer, de traîner une petite voiture, de faire mouvoir une chaîne d'augets pour tirer de l'eau, aussitôt que le commande le directeur.

Son nid est un petit chef-d'œuvre.

En faut-il davantage pour que cet oiseau soit protégé et choyé partout? Il paraît que oui.

Cependant son corps ne fournit à la consommation des hommes que 7 grammes de chair coriace, amère et huileuse.

On lui reproche quelquefois, il est vrai, de ne pas toujours respecter certaines graines des champs et des jardins. Or, son rôle dans les bois et dans les bosquets est maintenant aussi utile qu'à l'enfance des sociétés. Pendant dix ou onze mois de l'année, il est occupé à éliminer dans les champs, sur les bords des fossés et des eaux les graines des plantes que les horticulteurs appellent mauvaises herbes, en particulier celles du chardon; au moyen d'épouvantails, on le renvoie à sa besogne ordinaire pour

le reste de l'année. Je connais d'intelligents jardiniers qui échappent ainsi complétement à ses maraudages.

Se donner la peine de suspendre dans un jardin quelques chiffons rouges, est-ce trop faire pour conserver un ouvrier habile et qui de plus rivalise avec les fleurs par les parures et avec les artistes par le chant et l'architecture ?

§ 3. — MÉLODIES.

N° 1. — *Rossignol.*

D'après mon savant ami, M. Vincelot, que la science vient de perdre (1), le mot français rossignol a été formé par corruption du latin *lusciniana,* mot qui dérive de *luscinius* employé par Plaute pour désigner cette fauvette. *Luscinius* ou *luscinia* est formé de lux, *lucis* « jour » ou de *lucus* « bois » et de *canere* « chanter » et signifie alors : « oiseau qui chante au point du jour » ou « dans le bois », *qui canit sub lucem* ou *in lucis.*

« Certains autheurs veulent que les latins l'ont nommé *lucinia*, ayants ouïr son chant continuer en l'umbrage obscure, sachants que *Lucus* en latin est à dire umbrage ». (Belon, livre XII, page 335.)

C'est à juste titre que le rossignol a été remarqué comme chanteur. On l'a même de tout temps proclamé le roi du chant. Il n'a pour trône que de faibles branches ; mais son humble royauté est à l'épreuve du temps. Elle a survécu à toutes les

(1) *Les noms d'Oiseaux expliqués par leurs mœurs,* t. I, p. 235.

institutions de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes ; elle reste avec toute son autorité et son hérédité.

Qui donc guida ta voix novice
Dans ses mélodieux détours ?
Que dis-je ? as-tu besoin d'un maître ?
Non, non, il t'a suffi de naître,
Semblable aux élus du Seigneur (1).

A chaque printemps (2), le rossignol a le privilége de se faire admirer et aimer, et son prestige tient presque entièrement à la supériorité de son chant ; car son plumage est des plus modestes. Il aime à se cacher, semblable en cela à la violette qui, dans sa retraite, répand d'agréables parfums.

Cependant le corps du rossignol a de belles proportions et ses attitudes sont empreintes de dignité et de grâce, il a des airs de noblesse que l'on chercherait en vain dans le monde des moineaux.

De plus il est habile en architecture. Son nid est un modèle.

Tout annonce donc en lui la royauté de l'art.

Aussi il lui a été donné de chanter le répertoire entier des autres oiseaux. Quand le silence de la nuit succède aux clameurs du jour ; quand on entend à peine le bruissement des feuilles et le murmure de la cascade ; quand tous les autres chanteurs se taisent ; quand la voix s'unit à la douce sérénité de la lune, du crépuscule ou de l'aube, et qu'ainsi le son et la lumière nous apparaissent dans des sphères si éloignées de la matière, si près des régions

(1) Mme Amable Tastu.

(2) Deux années de suite, des rossignols de mon voisinage sont venus élever leurs petits dans le même nid.

de la vérité, de la pensée et du sentiment, alors le rossignol semble se complaire dans ses méditations, dans les ardeurs de son cœur et de son chant (1).

Cet oiseau, qui, pour fuir l'hiver avec la disette et les glaces, est descendu jusqu'en Afrique, aime à chanter le retour dans la patrie, les nuits si tempérées et si belles du mois de mai, les mystérieuses transitions de l'obscurité et de la lumière, le ciel émaillé d'étoiles, le clair de lune. Il chante la luxuriante végétation du printemps, la feuillée, les fleurs, toutes les joies de la famille, les préliminaires du mariage, les noces, les petites têtes blondes.

Aussi de quel admirable gosier n'a-t-il pas été doté !

Tout est dans ses moyens, la note cristalline ou assourdie, vibrante, renforcée ou adoucie, pleine, sèche ou éraillée, rapide ou lente, impétueuse ou grave, incisive ou coulée, la cadence, le rhythme, le charme, la durée et l'étendue de la mélodie, les battements en tierces, en sixtes et en octaves, les trilles, la période perlée, les roulades.

Son chant si musical parcourt une octave et demie.

A ses débuts, on devine l'artiste par excellence, le grand ténor de la nature, le virtuose admiré des hommes et des animaux, de tous ceux qui ont l'oreille et le cœur sensibles.

Son théâtre c'est le jardin, le parc, les jeunes taillis, loin des odeurs des lampes, sous la voûte du ciel, au milieu du feuillage et des fleurs.

(1) Rossignol se traduit en allemand par *Nachtigall*, qui signifie « chanteur de nuit ».

Créé pour la gloire du printemps, le rossignol sait bien qu'il lui faudra déposer son admirable instrument quand viendra l'été, aussi il se laisse aller à tous ses entraînements. La pluie ne lui impose pas silence, il s'attarde avec les chouettes et devance le coq.

Quelles ne sont pas ses angoisses quand viennent à tomber les premières notes de son clavier ! Chaque jour son impuissance augmente : bientôt il ne lui reste plus qu'un lambeau de phrase, quelques notes. Mais aussi quel enthousiasme au printemps suivant, quand il retrouve de nouveaux sons ! En quelques jours redevenu le roi des chanteurs, il exalte sa bienvenue.

C'est à notre immortel Buffon qu'il appartient de parler du rossignol, et je suis heureux de lui emprunter, pour couronnement de mes appréciations, une page éloquente entre toutes :

« D'autres oiseaux chanteurs se font écouter avec plaisir, quand le rossignol se tait. Les uns ont d'aussi beaux sons, les autres ont le timbre aussi pur et plus doux, d'autres des tours de gosier aussi flatteurs. Mais il n'en est pas un seul que le rossignol n'efface par la réunion complète de ses talents divers et par la prodigieuse variété de son ramage, en sorte que la chanson de chacun de ces oiseaux, prise dans toute son étendue, n'est qu'un couplet de celle du rossignol. Le rossignol charme toujours et ne se répète jamais, du moins, jamais servilement. S'il redit quelque passage, ce passage est animé d'un accent nouveau, embelli par de nouveaux agréments.

« Il réussit dans tous les genres et rend toutes

les expressions, il saisit tous les caractères, etc.; de plus, il sait en augmenter l'effet par des contrastes. Ce coryphée du printemps se prépare-t-il à chanter l'hymne de la nature, il commence par un prélude timide, par des sons faibles, presque indécis, comme s'il voulait essayer son instrument. Mais ensuite il s'anime par degrés, il s'échauffe et bientôt il déploie dans toute leur plénitude toutes les ressources de son incomparable organe, coups de gosier éclatants, batteries vives et légères, fusées de chant, où la netteté est égale à la volubilité, roulades précipitées, brillantes et rapides, articulées avec force et même avec une dureté de bon goût, sons enchanteurs et pénétrants, vrais soupirs d'amour et de volupté qui semblent sortir du cœur et font palpiter tous les cœurs ».

N° 2. — *Grive.*

Des oiseaux de moyenne taille, la grive est le plus remarquable chanteur. A la différence du merle, du loriot et de l'étourneau qui sifflent, elle articule ses sons et elle leur donne tour à tour la sonorité et l'éclat des instruments à anche, la douceur, la fraîcheur et l'animation de la voix. Sur une étendue d'une quinte et plus elle exécute des fragments de mélodies alternés de batteries brillantes et d'intonations hardies.

Comme le rossignol, elle brille par l'originalité, la variété, l'ampleur et la richesse du chant. Elle donne ses concerts un mois au moins avant lui, quinze jours avant la fauvette à tête noire, et alors dans la forêt elle est sans rival. Les Norwégiens

appellent cette grive le rossignol du nord, le poète Welcker lui a donné le nom de rossignol des forêts.

Mais ce qui constitue toujours sa supériorité, c'est l'énergique puissance de sa voix. Aucun chanteur ne se fait entendre de plus haut ni de plus loin. A elle les grandes enceintes comme à la fauvette le buisson.

Aussitôt son retour, vers le 10 février (1), elle se perche solennellement à la cime d'un chêne et elle se livre à l'exaltation de sa joie. La réapparition des petits animaux dont elle se nourrit, le retour dans le lieu de sa naissance, les premiers et les derniers rayons du jour, les promesses du printemps, donnent à son chant les accents de la gaieté, de la contemplation et de la tendresse.

En mars, à l'approche de la nuit, c'est pour le chasseur à la bécasse un bonheur que d'entendre cette virtuose des forêts. Alors et au milieu d'un profond silence, elle dit et redit avec un incomparable brio son grand air. Mais bientôt les étoiles paraissent, les notes s'adoucissent et deviennent de plus en plus rares pour finir comme le tintement de l'*Angelus*. Alors la hulotte fait entendre des miaulements, les bécasses sifflent et passent, les coups de fusil retentissent, contrastes frappants du jour et de la nuit, de la vie et de la mort.

La grive est de la race des artistes, elle excelle encore dans l'art de construire son nid, et ses œufs sont d'un magnifique bleu pointillé de noir. Elle est belle et gracieuse et son plumage de teinte gri-

(1) En 1877, elle est arrivée exceptionnellement, le 6 janvier.

sâtre, mais lustré et accentué de blanc et de roux, n'est pas sans attrait pour qui l'examine de près.

A sa gloire nous devons ajouter qu'elle est un précieux éliminateur, qu'elle détruit beaucoup d'insectes et d'autres petits animaux.

Elle aime les escargots; les jeunes disparaissent dans son gosier, comme des goutelettes d'eau. Pour les gros, voici comment elle procède : avec son bec, elle empoigne le rebord de la coquille, elle la soulève et la lance vigoureusement contre du bois ou de la pierre jusqu'à ce qu'elle éclate. Alors par le trou qui se fait, elle attrape le mollusque, le secoue, le frotte contre terre pour le dégager de son calcaire et l'avale aussitôt.

Dans une cage j'en ai vu une qui commençait ses opérations à 3 h. 1/2 du matin. Après ce prélude de castagnette et l'onctueux déjeuner qui s'en suivait, elle entonnait avec toute son ardeur et sa puissance le chant du crépuscule.

On fait à la grive le crime d'aimer le raisin. Je ne dis pas qu'on ait tort de l'éloigner des vignes; mais pourquoi être inexorable? Comme tous les insectivores, nos beaux chanteurs et nos meilleurs serviteurs, elle a besoin de se dégraisser la bouche et elle se permet quelquefois un peu de maigre et même de dessert. De plus, avant la maturité du raisin et longtemps après les vendanges, elle fréquente le vignoble, elle cherche et mange les insectes qui s'attachent aux racines, aux bois et aux feuilles, les escargots qui grimpent aux fruits.

Je connais aussi un proverbe : A défaut de grives, on mange des merles.

Eh bien! épouvantez, éloignez, tuez même au

fusil, si vous le voulez, parceque cette chasse n'est pas sensiblement destructive, mais repoussez tout ce qui est destruction et proscription.

N° 3. — *Fauvette à tête noire.*

Quand on a parlé du rossignol, il semble qu'il reste peu de choses à dire des autres solistes. Cependant parmi les oiseaux de nos contrées on compte trente espèces de chanteurs environ, et assurément plusieurs d'entre eux ont beaucoup de mérite.

Cette fauvette se distingue facilement par sa chevelure noire ou brune (1); mais ce qui la rend particulièrement intéressante, c'est sa tenue simple et modeste, la douceur de sa physionomie et de son chant.

Avec quelle délicatesse elle dit sa romance et comme elle semble heureuse de chanter à sa famille et à ses intimes toutes les inspirations de son cœur !

Depuis vingt ans, un couple de fauvettes vient passer la bonne saison dans mon jardin. Raconter en détail leur histoire serait trop long; mais à l'appui de ce que j'ai avancé, je dois au moins en dire quelques mots.

Elles paraissent du 23 mars au 2 avril et repartent du 26 septembre au 6 octobre. A leur arrivée, elles vont se régaler des fruits de lierre qui n'ont pas été mangés pendant les neiges par les merle et les litornes. Puis le mâle s'essaie à chan-

(1) Elle est noire chez le mâle et brune chez la femelle.

ter ; ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'il recouvre tous ses moyens. Alors ses notes se timbrent comme le cristal, acquièrent la douceur et la pénétration de la voix, et je puis admirer de nouveau les phrases mélodieuses qui depuis si longtemps déjà dans les jours de fête et de deuil m'ont été constamment adressées.

Ces chers oiseaux se considèrent sans doute comme co-propriétaires de mon jardin. Ils en connaissent toutes les retraites où se trouvent les insectes. Je les vois fureter dans les buissons d'arbustes d'agrément, sauter de branche en branches sur les arbres verts, et, comme les roitelets, en détruire les plus petits parasites, porter dans leur bec des chenilles destinées aux petits.

La nourriture ne manque donc pas ; mais on ne mange pas constamment, et les jours de noce passent vite. Cependant, près du gazon et des corbeilles de fleurs, sous des ombrages de verdure, si la fauvette chante toujours, n'est-ce pas pour dire combien elle est accessible aux plus nobles joies, qu'elle s'extasie devant les belles choses et qu'elle aime à me compter parmi ses bonnes et vieilles connaissances ?

Combien de fois je me suis plu à la regarder, à l'écouter, et combien de personnes pourraient se donner de plaisirs si purs et si bienfaisants !

Serait-ce le même couple qui, depuis vingt ans, serait venu me demander l'hospitalité ? Y a-t-il eu mort, remariage, succession ? Ce sera là toujours pour moi un mystère, au moins est-il certain que, par les actes les plus simples de protection, on s'assure pour de longues années de généreux ser-

vices, d'intéressants spectacles, de touchants concerts et de véritables affections.

La fauvette à tête noire est fort appréciée, même dans la patrie des serins ; on peut en juger par la citation suivante :

« De tous les oiseaux des îles Canaries, le meilleur chanteur, le capirote, est inconnu en Europe. Il aime tant la liberté qu'on ne peut l'apprivoiser. J'ai admiré son chant dans un jardin des environs d'Orotava ; mais je ne pus le voir d'assez près pour déterminer à quel genre il appartient ». Telles sont les paroles de Humbold ; et, plusieurs années après son passage aux Canaries, nous ignorions de quel oiseau il avait voulu parler.

« Singulière erreur d'un grand homme », ajoute Bolle à cette citation, « singulière erreur qu'un séjour un peu prolongé aurait dissipée ! Singulière ignorance de l'homme de génie, il méconnaissait la voix d'un oiseau qu'il avait si souvent entendue dans sa patrie et qu'il ne s'attendait pas à retrouver sur une plage éloignée !

« Nous savons maintenant, en effet, que le fameux capirote, que les indigènes des Canaries appellent fièrement leur rossignol, n'est autre que notre fauvette à tête noire, un des oiseaux chanteurs de nos bois et de nos jardins les mieux doués, les plus charmants ».

N° 4. — *Troglodyte.*

Nous sommes au 6 février 1876 ; la gelée n'a cessé que deux jours depuis le mois de janvier. La terre est couverte de neige ; le thermomètre marque

4 degrés au-dessous de zéro. Par le froid, notre pays est devenu, depuis un mois, une petite Sibérie; aussi les palmipèdes de l'extrême Nord sont venus camper sur nos cours d'eau.

Dans la plaine pas un oiseau. Les alouettes sont parties; quelques-unes seulement se sont réfugiées sur les chemins, près des habitations et sur le bord des rivières. Les corbeaux eux-mêmes ont suivi leur exemple. Les moineaux se cachent dans les granges et dans les meules de blé. Dans la forêt, on ne voit guère que le merle, le grimpereau, la sittelle, les pics, les mésanges. En fait d'espèces, une trentaine ont encore des représentants dans nos campagnes.

Et cependant un rayon de soleil vient de paraître, et dans mon jardin, près des fleurs en poussière et recouvertes d'un linceuil de neige, un oiseau chante. Sa voix est douce et timbrée comme le son du chalumeau, sa mélodie gracieuse et passionnée, et il se plaît à la répéter.

Que chante-t-il donc? Son dernier nid date du 10 juillet, et deux mois s'écouleront avant qu'il en construise un autre.

Il est dans la solitude, la vie est dûre.

Mais le soleil n'a-t-il pas rayonné pour réveiller et ranimer toutes les espérances; l'hiver n'apparaît-il pas comme la préparation du printemps, comme un nouvel acte de la puissance et de la bonté infinies? Ce petit oiseau n'a-t-il pas été chargé d'entonner le premier chant de l'espérance quand le malaise, la misère et la mort règnent partout?

Ce chantre si gracieux de la nature, les savants l'appellent troglodyte, mot composé de *troglé*, trou,

caverne, et de *dyno, dyo,* entrer, habiter. Ce passereau, en effet, aime à visiter les fentes des vieilles murailles, les trous des arbres vermoulus pour y saisir les petits insectes et les œufs qui s'y trouvent. Le redressement et l'agitation de sa queue, ses mouvements vifs et saccadés, la rapidité de ses allées et venues, indiquent assez quelle consommation il doit en faire.

Mais il est dans notre région beaucoup plus remarqué et connu pour sa petitesse, le courage avec lequel il défend ses petits, sa familiarité, sa gentillesse et sa supériorité en architecture et en musique, et on l'a toujours appelé roitelet quoiqu'il ne porte pas la couronne (1).

La cervelle du roitelet pèse 0 gr. 40 cent. et son cœur 10 ! N'est-il pas merveilleux qu'en un être si faible se révèlent d'aussi beaux instincts ! Grâce à lui surtout, nos bois ne sont jamais sans concerts, et sa mélodie dure de 5 à 6 secondes, c'est-à-dire plus longtemps que le chant de beaucoup d'oiseaux.

N° 5. — *Rouge-gorge* (2).

Dans un de mes ouvrages, *les Oiseaux de passage,* j'ai parlé du rouge-gorge et je n'ai qu'à reproduire ce que j'ai déjà dit de cet oiseau :

« Grâce à la législation belge, le rouge-gorge

(1) Les auteurs nomment roitelet huppé et roitelet triple-bandeau deux petites espèces qui ont une couronne.

(2) Certains oiseaux ont le mérite d'être à la fois des éliminateurs bienfaisants et de gracieux ornements de la nature. Il a semblé rationnel de rappeller en toute circonstance les titres qui les recommandent à la protection des hommes. C'est pour cette raison qu'en plusieurs chapitres il est fait mention de leurs travaux et qu'en celui-ci on a rappellé les services rendus par le rouge-gorge, le plus sacrifié de tous.

arrive tout guilleret jusqu'aux douanes françaises ou allemandes; mais alors son attention est attirée par des scènes bien peu rassurantes. A ses regards apparaissent, comme autant de potences, des milliers et des milliers de raquettes ».

Pris dans ces engins meurtriers, les rouges-gorges se débattent, en attendant qu'on leur torde le cou.

Sont-ce des contrebandiers ? Non ? Ont-ils commis quelques crimes dans nos départements de la frontière et dans l'Alsace-Lorraine ? Aucun.

Supposons même qu'une bonne fée ait donné à l'un de ces rouges-gorges une forme humaine, il obtiendrait sans doute beaucoup de récompenses dans notre société française.

Dans une salle d'asile, il aurait le prix de propreté et d'appétit, et dans un pensionnat de demoiselles, celui de belle tenue; car il est joli, gracieux; sa robe d'un gris modeste est rehaussée d'une collerette empourprée et éclatante, ce qui lui a valu le nom de rouge-gorge. Perché sur une branche de buisson comme sur un piédestal, enguirlandé de verdure, il apparaît parfois comme pour charmer les regards d'un artiste, pour inspirer une Rosa Bonheur.

Dans un conservatoire de musique, ne concourrait-il pas avec succès ?

Dans son chant l'on trouve tour à tour les sons doux et veloutés de la flûte, les pénétrantes vibrations du hautbois et les accents émus de la voix humaine. Il semble se complaire loin des trivialités de la musique. Il chante les joies de la famille et, à n'en pas douter, les beautés de la création, le rayon

de soleil, le beau ciel, la verdure et les fleurs ; comme notre admirable virtuose de l'hiver, le troglodyte, il gazouille encore sous les voûtes et les ogives de neige.

Dans un comice agricole, il obtiendrait une médaille de vermeil. Il a dix-huit ans d'âge et de bons services ; trente-six fois dans sa vie il a traversé la Hollande, la Belgique et la France ; il a parcouru des milliers de kilomètres, pénétré et fureté dans les retraites les plus inconnues des forêts, des bosquets et des jardins. Aussi il a détruit des milliards d'insectes qui, en restant ou en devenant surabondants, auraient gaspillé de précieuses richesses agricoles. Ces innombrables ennemis, il les a immédiatement convertis en guano qu'il a semé partout. Toujours il a été le premier levé et le dernier couché. En fait de cabaret, il n'a connu que la fontaine et le ruisseau. En dehors de ses repas, il n'a guère ouvert le bec que pour édifier son nid ou pour chanter.

Sa conduite à l'égard de sa famille et à l'égard des hommes a été particulièrement louable.

Il y a de cela dix-huit ans, en Hollande, dans un nid de mousse à ciel de verdure, naissaient sept petits enfants ; quand vinrent les migrations d'automne, toute la famille partit, notre jeune rouge-gorge qui en était, fit alors son premier tour de France, il accomplit ses devoirs en toute occasion et retourna au printemps dans sa patrie.

Depuis 1869, il compta en dix-sept fois soixante-cinq petits : ce que lui coûtèrent les tribulations de la famille, personne ne le saura jamais. De ces chers enfants, beaucoup lui furent mangés.

De plus, le rouge-gorge est par excellence un ami

de l'homme ; c'est chez lui une qualité tellement dominante, que tous les auteurs s'accordent à la lui reconnaître ; ils ont constaté qu'il s'approche des habitations en hiver, qu'il pénètre même dans les maisons et dans les chaumières ; aussi M. Gerbe, d'après Blyth, le nomme-t-il rouge-gorge familier, *rubecula familiaris*.

Si, en cheminant dans la forêt il rencontre un bûcheron, un charbonnier, il aime à s'arrêter, à s'approcher de lui et à lui faire de gracieuses minauderies. De même que le vent apporte de l'Océan la goutte d'eau qui rafraîchit la fleur desséchée et qu'un rayon de lumière et de chaleur part du soleil pour raviver la séve d'un chêne endormie dans les ténèbres et le froid de la nuit, de même au plus froid de l'hiver et quand les arbres plient sous le poids de la neige, le rouge-gorge vient offrir au cœur de l'ouvrier des bois un regard d'ami comme un sourire de la Providence.

« Une vieille légende bretonne raconte que le rouge-gorge accompagna Jésus-Christ sur le Calvaire et détacha une épine de la couronne du divin Rédempteur, pour adoucir, autant qu'il e pourrait, ses souffrances.

« Afin de récompenser sa courageuse sympathie, Dieu laissa sur la poitrine du rouge-gorge l'empreinte d'une goutte de son sang divin et cet oiseau reçut alors la mission de s'attacher aux pas de ceux qui travaillent, qui souffrent, pour continuer ainsi son rôle d'ami et de consolateur (1) ».

(1) On l'a vu, dans certaines circonstances, être compatissant, charitable. Les jeunes oiseaux orphelins, incapables de se suffire à eux-mêmes, trouvent dans le rouge-gorge, un père nourricier. Ses semblables malades

Ainsi donc le dévouement du rouge-gorge pour ses enfants et ses nourrissons, ses vives sympathies pour les hommes, surtout pour les plus humbles et pour ceux qui souffrent, ont été très-remarqués par les savants et par les chrétiens et pourraient lui valoir plus d'une recommandation.

Mais il faut le reconnaître, les bonnes fées dont j'ai parlé sont de plus en plus rares et les qualités qui viennent d'attirer notre attention et que la société aime à louer, à récompenser et à proclamer comme de nobles exemples chez les hommes, appartiennent à un tout petit être emplumé, sans qu'il s'attende à récompense.

Au moins, tendeur, et c'est là que je voulais en venir, laisse-le donc vivre ; car tu le vois, le rouge-gorge a sa place marquée dans les ateliers, dans

rencontrent en lui un aide charitable. Deux rouges-gorges renfermés dans la même cage, étaient continuellement en lutte et en querelle, ils se disputaient chaque miette de nourriture, on peut même dire qu'ils se disputaient l'air qu'ils respiraient, ils se précipitaient l'un sur l'autre avec fureur, se donnaient des coups de bec. Un jour, l'un deux se cassa la patte. Les luttes furent finies. Son compagnon oublia bientôt toutes ses colères, il s'approcha du blessé et lui donna à manger, le soigna avec tendresse. La patte guérit, le malade recouvra la santé ; mais la paix ne fut jamais troublée entre lui et son bienfaiteur.

Snell rapporte un fait non moins intéressant : « Un rouge-gorge mâle avait été pris avec ses petits et emporté dans une chambre ; il se consacra à les soigner, il les nourrit, les réchauffa, finit par les élever heureusement. Huit jours après environ, l'oiseleur mit dans la même pièce un autre nid avec de jeunes rouges-gorges. Lorsque la faim fit crier ceux-ci, le vieux mâle s'empressa d'arriver, les considéra longtemps, puis courut à sa mangeoire, y prit des larves de fourmis, les leur apporta, les éleva, en un mot, avec autant de tendresse que ses propres petits ».

Naumann cite une histoire analogue ; il voulait élever une jeune linotte qui, toujours affamée, ne faisait que crier. Elle excita la pitié d'un rouge-gorge enfermé dans la même pièce ; celui-ci, s'étant approché d'elle, elle lui demanda à manger, et le rouge-gorge de voler aussitôt à sa mangeoire, d'y chercher des miettes de pain, de les lui mettre dans le bec. Il répétait ce manège chaque fois que la linotte s'adressait à lui.

les musées, dans les concerts et dans les temples de la nature et il me semble que, pour persister à ne pas le reconnaître, il faut être d'un incurable aveuglement d'estomac ; étudie et protége les oiseaux, tu jouiras de promenades hygiéniques, et de plus tu seras porté à méditer sur les merveilleuses harmonies dont les oiseaux sont une des plus belles expressions. Tu seras à la source des grandes idées et des grandes convictions, celles qui donnent la force et le courage.

N° 6. — *Merle. Loriot.*

Parmi les oiseaux il en est beaucoup de très-sociables. Le troglodyte niche dans la loge du charbonnier. Le pinson va prendre la miette de pain que lui jette le bûcheron. La bergeronnette se promène autour des lessiveuses. Pendant l'hiver des groupes d'étourneaux se mêlent aux bandes des corbeaux.

Le merle au contraire s'isole et se complaît dans la solitude. Il a le caractère défiant, la vue très-perçante, l'ouïe de la plus grande finesse. Le moindre frôlement le met en éveil.

Quand un renard chassé prend de l'avance, il recherche les enceintes d'épines et y louvoie de manière à dépister les chiens. Alors et tandis que, dans le plus profond silence, il se livre à sa savante stratégie, un merle attablé au milieu des prunelles lance son cri d'alerte. Posté sur le sentier voisin, le chasseur ne s'y trompe pas, il se met sur ses gardes et souvent le renard, ce rusé dénicheur, paie de la vie l'effroi qu'il a causé à la gent emplumée.

Les notes d'alerte du merle sont saccadées, écla-

tantes, articulées comme dans *dix*, *dix*, *tac*, *bick*, et ordinairement au nombre de quatre à neuf.

Mais c'est surtout dans l'art de siffler que cet oiseau excelle. Quand l'hiver touche à sa fin et que deux ou trois chanteurs seulement se sont fait entendre, il nous donne les préludes des concerts du printemps. Alors les rayons du soleil sont plus chauds, les arbres se couvrent de bourgeons, les insectes et les autres petits animaux se montrent en plus grand nombre et le merle qui a supporté les rigueurs et les privations de la saison aime à manifester sa joie.

Les sons dont se compose son air favori se rapprochent par le timbre de ceux du flageolet ; mais ils sont en même temps filés, doux, gracieux et empreints de gaieté.

Une robuste constitution et des accents sonores et joyeux ont souvent valu à cet oiseau l'honneur de la cage et une place choisie dans l'atelier et dans l'échoppe. Là, bon an mal an, qu'il y ait chômage ou abondance de travail, il chante, il chante toujours et provoque ainsi l'entrain et la gaieté.

Parfois, le merle vient nicher dans un coin du jardin, ou bien encore il s'y rend pendant les neiges ; mais alors, comme le moineau, il compte sur sa finesse et ne se laisse approcher du propriétaire que lorsqu'il a pu s'assurer de sa bienveillance. Si cet homme comprend ses intérêts, il ne l'effarouchera pas et au contraire il cherchera à le protéger ; car non-seulement le merle est un ornement dans un jardin, mais encore il détruit toute l'année beaucoup d'insectes et de petits animaux, des escargots.

On dit siffler comme un merle ou comme un loriot. En effet, les notes du loriot se rapprochent par la force, la limpidité, l'éclat et la douceur de celles que fait entendre le merle. Joyeuses et quelquefois passionnées, elles animent les bosquets et les lisières, elles dominent dans les concerts d'oiseaux, comme la petite flûte dans un orchestre.

Ainsi que le merle, le loriot a son plumage de couleur tranchée et complétement distincte des teintes grisâtres départies à tant d'espèces de nos pays tempérés. Par son manteau doré, aussi bien que par son chant, il attire l'attention et on aime à le voir aussi bien qu'à l'entendre.

La femelle de cet oiseau ne porte à sa robe que quelques garnitures dorées et elle ne sait s'exprimer que dans un langage prosaïque composé de notes éraillées, de *jaeck, querr* et *chrr;* mais, dans la construction de son nid qu'elle suspend à la façon d'un hamac, elle se révèle comme une mère aussi ingénieuse que dévouée.

Si le loriot nous avertit que les cerises sont mûres, pendant onze mois et demi de l'année, il ne se nourrit que d'insectes. Il en mange de gros et beaucoup.

Propriétaires, laissez-le donc travailler et chanter.

N° 7. — *Rousserolles.*

Si, dans les bois et les plaines, le chant des oiseaux nous apparaît comme un magnifique couronnement de la création, sur les eaux, ne devait-il y avoir qu'un silence glacial ou les cris des palmipèdes et des échassiers, les coassements des grenouilles ?

D'abord, en dehors des mers, les eaux sont entourées de terres rapprochées et souvent d'arbres et d'arbrisseaux et par suite on entend sur leurs rives la plupart des chanteurs. Ensuite, les rousserolles ont été chargées d'animer de leurs chants les buissons, les bosquets et les forêts de roseaux.

Elles ont des notes articulées comme *karra, karré, kerré, keï, kith,* aiguës, stridentes, saccadées, échelonnées en tierce, en quinte et en sixte. Elles en forment des espèces de batteries qu'elles répètent sans cesse et avec lesquelles elles doivent réveiller et amuser tout le petit monde si taciturne des marais, communiquer aux hommes leur enthousiasme pour les eaux, les végétations aquatiques, les roseaux sur lesquels elles sautillent si souvent et auxquels elles suspendent si artistement leur nid.

Parfois elles semblent mettre une sourdine à leur instrument et alors vous les entendez gazouiller et se complaire aux doux épanchements de leur cœur.

La turdoïde hante les étangs et les marais, vastes enceintes qui conviennent à sa puissante voix. L'effarvatte au contraire choisit les bords des rivières, des ruisseaux et des flaques d'eau. Elle y trouve des chambrettes de verdure dans lesquelles elle aime à caqueter.

Par l'énergie de leurs accents, les turdoïdes se font entendre et écouter au milieu du bruissement des roseaux et des cris du marais. En même temps et par le contraste, elles nous font apprécier les mélodies adoucies des fauvettes et des alouettes du rivage. Elles donnent ainsi une agréable variété aux concerts de la nature.

Sous ces formes, le chant de l'oiseau n'est-il pas encore capable d'attirer particulièrement l'attention des hommes?

N° 8. — *Alouette des champs.*

Si les oiseaux prenaient part à certaines manifestations des hommes, le moineau monterait sur les tréteaux d'une foire, le martinet prendrait la direction d'un équipage de chasse, on entendrait le bruant jaune dans un clocheton, le pinson à table, le rossignol débuterait à l'opéra, la fauvette à tête noire dans un salon, l'alouette chanterait dans une église.

L'alouette, en effet, c'est avant tout la contemplation, l'exaltation religieuse, l'extase, la prière de la terre, le chant du ciel.

Voyez-la gravir à pic ces montagnes d'azur, gagner les nuages, promener le regard dans de vastes horizons et puis redescendre, mollement balancée sur ses ailes. Alors elle ne cesse de chanter. Son doux récitatif, elle l'entrecoupe de notes plus élevées ou plus basses, pleines et sereines comme celles de l'admiration, timbrées comme celles du cristal. Elle y ajoute quelques notes d'agrément, des motifs variés, des périodes perlées, et son chant, qui rappelait déjà le chapelet que l'on égrène, s'élève à la hauteur d'un hymne. Il dure deux minutes, quelquefois cinq, c'est-à-dire beaucoup plus longtemps que la mélodie du rossignol et le grand air de la grive.

J'ai voulu savoir à quelle heure le chant de cet oiseau commençait à se faire entendre, et plusieurs

fois je me suis transporté dans la plaine de très-grand matin.

Le 28 juillet 1876, à 3 heures 10 minutes du matin, une alouette s'éleva près de moi en chantant ; à ce signal, toutes les autres alouettes s'élancèrent, et leurs chants retentirent sur tous les points de l'espace.

Aux premières lueurs du jour, à 3 heures 1/2 ; au lever du soleil, à 4 heures 1/2, les frémissements de leurs chants et de leurs ailes redoublèrent, et, comme dans une église les encensoirs, ces gracieux oiseaux multiplièrent leurs ascensions.

A 8 heures 10 du soir, je me plaisais encore à regarder la dernière (1).

Et ainsi, pendant dix-sept heures de suite, moissonneurs, pâtres, voyageurs, touristes, purent jouir de ces concerts aériens, de cette adoration générale et perpétuelle.

C'est donc avec plaisir que j'ai trouvé dans des livres de poésie les passages que je vais citer.

La gentille alouette avec son tirelire
Tirelire, relire, et tirelirant tire
Vers la voûte du ciel, puis son vol vers ce lieu
Vire et semble nous dire : Adieu, adieu, adieu.
(DUBARTAS.)

Parmi les innocentes bêtes
Qu'il avait en douce pitié,
François portait aux alouettes
Une singulière amitié.

Les voyant, d'une aile légère,
S'élever en chantant gaîment,
Quand elles avaient sur la terre
Trouvé quelques grains seulement.

(1) Au 15 juin, la journée de l'alouette est encore plus longue.

« O créatures innocentes,
« Par votre vol, votre chanson,
« Vous nous donnez, quoique ignorantes,
Disait-il », de grandes leçons.

« Nous devrions, suivant vos traces,
« Savoir nous contenter de peu,
« Et par nos actions de grâces,
« En tout temps rendre gloire à Dieu.

« Nous devrions, vers la lumière
« Tendant d'un essor immortel,
« Comme vous mépriser la terre,
« Comme vous aspirer au ciel ».

(*Saint François d'Assise et les Alouettes.* Poème par le comte Anatole de Ségur.)

Ajoutons que l'alouette a servi d'emblème national aux Gaulois et que sans doute sa vigilance matinale, son inaltérable gaieté, la grandeur de ses aspirations, lui ont valu cet insigne honneur.

Les Alouettes de M. Chrétien.

Le 15 août 1852, à 8 heures du matin, M. Chrétien, coutelier, rue de Marne, n° 67, à Châlons-sur-Marne, se promenait à un kilomètre de cette ville, quand une personne de sa connaissance le rencontra et lui dit : « Si vous vouliez élever des oiseaux, M. Chrétien, je pourrais vous faire profiter d'une belle occasion ; car je viens de voir dans un nid d'alouette huppée sept petits d'environ quinze jours et qui sont très-beaux ». On se rendit près du nid qui était à terre, dans un terrain inculte, et à un mètre d'une vigne.

Après tout, pensa M. Chrétien, si je les prends, ce n'est pas pour les détruire, c'est même pour les rendre heureux, et il les emporta.

A peine rentré chez lui, il courut chez les plus connaisseurs, et, après de graves consultations, il décida qu'il les nourrirait pendant les premiers mois avec du jaune d'œuf, de l'échaudé et du persil haché ; c'était, lui avait-on dit, un moyen de les nourrir et en même temps d'éviter les maladies et surtout les crampes. Il résolut en même temps de leur donner la becquée pendant au moins quatre mois, afin de faire naître chez eux la reconnaissance, l'affection et la familiarité.

Au printemps de 1853, il vit que deux de ces alouettes ne chantaient pas et reconnut ainsi que c'étaient deux femelles. Les cinq mâles lui suffisant, il reporta les deux oiselettes à l'endroit même où il les avait prises huit mois auparavant ; il pensa que, dans ce milieu choisi par la mère, elles se retrouveraient dans les meilleures conditions de vie.

Voyant que ses cinq mâles se laissaient aller avec entraînement à toutes les joies du chant, il voulut cultiver et développer leur talent et il se procura une sérinette qui jouait douze airs. Il supposa avec raison que ce répertoire était trop compliqué et il s'appliqua à n'en enseigner que deux des douze.

Ils furent appris, sus et répétés sans cesse, au grand contentement de M. Chrétien et à l'ébahissement des voisins et des étrangers.

Ces chanteurs acquirent de la réputation, et on vint les visiter et les écouter. Le chef d'une musique militaire de passage à Châlons demanda et obtint la faveur de passer près d'eux une après-midi. Le supérieur du grand séminaire, touché de

leur gentillesse, en demanda un avec beaucoup d'instance à M. Chrétien. Pour de l'argent et pour de l'or celui-ci ne l'aurait pas cédé ; mais il ne put résister au désir d'être agréable à un Monsieur pour lequel il avait la plus sympathique vénération.

Et ainsi l'alouette partit pour le grand séminaire ; loin de son père adoptif, elle devint triste et morose. Un mois plus tard elle commençait à reprendre un peu de courage, quand les vacances arrivèrent. Alors M. le Supérieur quitta Châlons pour quelque temps, après avoir toutefois recommandé sa pensionnaire à la sollicitude de son entourage.

Cette fois, c'en était trop. L'alouette redevint taciturne et en quelques jours elle mourut, assurément de chagrin, comme le dit M. Chrétien.

Restèrent les quatre frères qui continuèrent à demeurer rue de Marne, n° 67.

Craignant les accidents qui semblaient inévitables dans son petit atelier, M. Chrétien les avait placés dans une grande cage ; mais, quand ils se mettaient à chanter, cette cage ne suffisait plus, chacun d'eux se retirait dans un coin et de là il s'efforçait de se surpasser. Alors les prétentions et les jalousies d'artistes, qui se manifestent quelquefois dans les sociétés musicales des hommes, amenèrent le trouble dans la famille, on en vint aux menaces et même aux voies de fait, et, pour prévenir de plus grands malheurs, M. Chrétien acheta quatre cages de moyenne grandeur, mais cependant un peu graduées de manière à être superposées l'une sur l'autre et former ainsi une cage à quatre étages. Dès lors tout alla bien.

En effet, de ces quatre alouettes deux vivaient encore le 7 février 1877, jour où j'ai fait ma visite. Des deux autres l'une était morte à vingt ans, l'autre le 30 décembre 1876, âgée de vingt-trois ans et cinq mois.

Elles furent enterrées au milieu des fleurs d'un jardin.

L'âge ne les avait pas fait blanchir.

Revenons maintenant sur quelques détails de leur vie et de leur chant.

L'atelier de M. Chrétien est très-petit. Il n'a sur la rue de Marne que cinq mètres de façade sur une profondeur de trois mètres, mais la façade est composée d'une vaste fenêtre qui laisse pénétrer abondamment la lumière. De plus les parois intérieures sont garnies de couteaux et de ciseaux qui scintillent comme des miroirs : c'était donc déjà là pour les alouettes un motif de ne pas trop se déplaire loin du brillant soleil de la plaine.

Dans les premiers temps le plafond de chaque cage fut garni de toile tendue, et toujours le plancher fut recouvert de sable et de graveluche dans lesquels les alouettes aiment à gratter et à se vautrer. Le reste de l'ameublement se composa d'un miroir, d'un auget et d'un abreuvoir de verre en forme de siphon.

Chaque jour, depuis près d'un quart de siècle, M. Chrétien a renouvelé la boisson de ses alouettes et leurs aliments composés de bœuf haché, de chenevis écrasé et de mie de pain. De plus, en hiver comme en été, il a été chercher dans la contrée où le nid avait été pris, des touffes de gazon qu'elles aiment à becqueter en guise de médicament. Enfin

il a toujours eu grand soin de leur nettoyer les pattes et de leur couper le bout de la mandibule supérieure du bec qui, n'étant point usé et effilé par le travail des champs, grandissait démesurément.

Tant de sollicitude porta ses fruits. M. Chrétien s'attacha à ses oiseaux comme un père à ses enfants, et il fit naître en eux l'amour filial.

A chaque instant, entre deux coups de marteau, il était près d'eux, gesticulant, parlant, sifflant et chantant, et ils répondaient à ses agaceries par d'ingénieuses minauderies.

« Regardez plutôt », me dit-il, dans un moment où je le pressais de questions, et, en un instant, son bras s'était porté dans une cage. L'alouette vint dans sa main et se coucha sur le dos. Alors Chrétien lui passa la main sur le ventre et la chatouilla. Par ses attitudes et son regard, l'alouette manifesta une grande joie et je crois même avoir surpris un sourire. Elle se mit ensuite à becqueter les doigts de son maître, comme un chien mordille celui qu'il veut caresser.

Combien l'alouette semblait heureuse de pouvoir non-seulement exprimer ainsi, mais encore de chanter aussitôt son affection pour son bienfaiteur.

Le 7 février, jour de ma visite, cet oiseau préludait à peine à la reprise de ses concerts du printemps, et il n'avait pas encore réappris ses deux airs de sérinette, je n'ai donc pu les entendre et en juger ; mais il avait déjà retrouvé son chant naturel.

L'attention d'un passant n'eût peut-être pas été attirée par un aussi petit nombre de notes, cependant un *oui*, une poignée de main débordent quel-

quefois d'éloquence, et des voix médiocres au service d'un grand cœur ont opéré des prodiges. De même ce refrain de l'alouette était une protestation d'affection filiale et du plus complet dévouement. Il avait pour M. Chrétien, la limpidité du cristal, l'ampleur de la voix, la richesse et la douce pénétration d'une mélodie, la suavité d'un soupir.

Combien ces doux épanchements de cœur ne se sont-ils pas renouvelés depuis vingt-quatre ans !

Quand, à la nuit, M. Chrétien quitte son atelier et que plus tard il rentre, au bruit de ses pas et bien avant qu'il ne soit en face de sa maison, les alouettes le reconnaissent et se mettent à chanter son retour.

Quand on travaille sans cesse dans une boutique aussi petite, me disait M. Chrétien, on a besoin d'un peu de distraction. Nous n'allons jamais au cercle, ni au café, nous sommes bien heureux de nous amuser avec d'aussi intéressantes créatures et de siffler et chanter avec elles.

J'ai abrégé tant que j'ai pu ce récit, et cependant je dois l'accompagner de quelques considérations.

J'ai souvent dit que l'étude des beautés de la nature et en particulier celle du monde des oiseaux élevait l'intelligence et le cœur, qu'elle donnait l'esprit d'observation, la noblesse des sentiments et la chaleur du dévouement ; cette histoire d'alouettes nous en fournit un exemple remarquable, et, dût sa modestie en souffrir, j'espère que la famille Chrétien me pardonnera de publier encore quelques faits que beaucoup de personnes auront intérêt à méditer.

Depuis deux siècles et demi, les Chrétien sont

couteliers de père en fils. J'aurais pu, m'a dit le père, faire de mon garçon, que voici, un employé à 600, 800, 1.000 et 1.200 francs ; mais tout ce qui reluit n'est pas d'or. Sous les habits de l'ouvrier, on peut vivre honorablement et heureusement ; cela suffit à notre ambition, et mon garçon fait des couteaux, comme moi et comme ses ancètres.

Le père et le fils, en répondant à mes innombrables questions, ont fait preuve d'observateurs perspicaces. « Quand, à l'Ecole des Arts », me disait le fils, « les élèves mangent leur pain du matin, un premier roulement du tambour annonce que la récréation va finir. Au second roulement, tous rentrent dans les ateliers. Alors les moineaux, les choucas et les pigeons du voisinage, qui n'avaient pas bougé au premier roulement, accourent tous au second, pour ramasser les restes du festin. — Il suffit d'observer les oiseaux », ajoutait-il, « pour découvrir les instincts les plus surprenants.

Mme et MM. Chrétien aiment beaucoup la belle nature et, dans une cour de quelques mètres carrés, ils sont arrivés, au moyen d'étagères et de suspensions, à entasser plus de cinq cents pots de plantes grimpantes, retombantes, de feuillage et de fleurs, et tout est soigné comme les alouettes.

M. Chrétien fils découpe à la scie et sculpte du bois, dont il fait des cadres et des objets d'art. Il s'est amusé à donner à manger aux moineaux qui hantent les toits du quartier. Petit à petit ils sont venus sur les dalles de la cour, et maintenant, quand il passe au milieu d'eux, ils ne s'effarouchent pas plus que des poules.

Enfin, en 1874, un chat qui était taquiné et battu par des enfants, se lamentait sur toutes les gouttières. M. Chrétien monta sur le toit et lui fit des avances qui ne furent pas acceptées. Il y porta ensuite de la pâtée qui, après son départ, fut mangée. Par le même procédé, il amena cet animal du toit au grenier, du grenier au deuxième étage, ensuite au premier, au rez-de-chaussée, dans la cour et enfin dans l'atelier. De très-maigre qu'il était, ce chat devint dodu et doux comme un mouton. Il va de temps en temps se coucher près des cages, et les alouettes s'amusent à lui tirer les poils sans l'irriter.

De tout ce que j'ai dit, le lecteur tirera facilement les conclusions ; ne nous lassons pas, cependant, de répéter à ce sujet que les amis des animaux sont, comme la famille Chrétien, les amis de l'homme et de Dieu, et que la protection de l'animal est un noviciat fort utile pour développer les sentiments de bonté et de charité.

Encore un mot de l'alouette huppée.

Ressemblant par la teinte générale du plumage à l'alouette des champs, elle est un peu plus grosse et plus haute qu'elle, et elle la domine encore de la hauteur d'une huppe qu'elle dresse comme un panache dans ses moments de vaillance, ou qu'elle abaisse, comme un chignon, quand elle s'efface, qu'elle fuit ou qu'elle implore.

A l'occasion des alouettes huppées et des outardes canepetières qui se cantonnent dans la Champagne crayeuse et qui ne vont jamais nicher, dans la Haute-Marne, là où commence le sol argileux et siliceux, j'ai souvent pensé que ces oiseaux

étaient retenus en été dans leur pays natal, non-seulement par l'instinct et l'abondance de la nourriture, mais encore par des plantes médicinales qu'ils découvrent comme le chien trouve le chiendent. Resterait à savoir quelles sont ces plantes.

Mais ce que tout le monde sait, c'est que, dans la Champagne, l'alouette huppée se tient autour des villages, qu'elle se pose sur les maisons et qu'elle descend dans les rues. Elle semble ainsi particulièrement créée pour vivre près de l'homme, pour l'aider, en pratiquant les éliminations qui, par le voisinage, lui importent le plus, et pour appeler son attention sur ce qu'il a intérêt à ne jamais oublier.

Dès avant le jour, elle annonce l'heure du travail et elle chante toujours les grands spectacles de la création. Souvent sa phrase musicale a la coupe et l'entrain d'un garde-à-vous, d'une sonnerie militaire ; adoucie et attendrie, elle devient une invitation à la contemplation, à l'admiration, et, à en juger par les alouettes de M. Chrétien, à l'affection de l'homme. Dans le silence de la plaine ou au milieu du bruit des chariots et du bétail, c'est toujours une voix vibrante et animée qui réveille les esprits et les cœurs endormis, c'est un des sympathiques accents du langage de la nature.

Son chant commence et finit avec celui de l'alouette des champs.

§ 4. — IMITATIONS. — ÉTOURNEAU.

Ainsi que nous l'avons vu, chaque oiseau devait avoir un langage et un chant particuliers. Cependant,

indépendamment des nuances principales de force et de douceur, de folâtre gaieté ou de tendresse, de sérénité ou de passion, beaucoup le modifient encore par l'addition ou le retranchement de notes ou d'articulations.

Pour qu'aux concerts de la nature il ne manque aucune variété essentielle, il a été donné à quelques oiseaux d'en imiter d'autres, à un seul d'être le suppléant de plusieurs.

Ces imitateurs sont : la fauvette à tête noire (1), la gorge-bleue (2), la rubiette-tithys (3), la rousserolle effarvatte, l'hyppolais polyglotte, les pies-grièches grise, rousse et écorcheur (4), le geai (5) et l'étourneau, etc.

Ce dernier oiseau mérite d'être observé.

Par la taille, la conformation du gosier et du bec, il se rapproche du merle et du loriot, et comme eux il siffle.

Ce n'est guère avec un sifflet, un flageolet ou une petite flûte que l'on exprime les tendres émotions du cœur, et ce n'est pas non plus dans la musique dramatique ou religieuse que l'étourneau excelle.

Au printemps, il est vrai, il file ses notes avec tant de pureté, de délicatesse et d'entrain, et il les entre-

(1) La fauvette à tête noire imite : le pinson, l'hyppolais, le loriot, le merle, la caille. (Comte Goucy, Brehm.)

(2) La gorge-bleue imite : l'hirondelle, le moineau, le pinson, la fauvette, le héron, la caille. (Naumann, Brehm.)

(3) La rubiette-tithys imite : la mésange, l'hirondelle, le serin, le pouillot, la fauvette, le merle, l'étourneau. (Jackel, Brehm.)

(4) La pie-grièche écorcheur imite : l'hirondelle, le rossignol, la fauvette, l'alouette, le loriot, le merle, la perdrix. (Brehm.)

(5) Le geai imite : le cri du coq, le gloussement de la poule, le chat, le hennissement du poulain, le bruit d'une scie. (Naumann, Rosenheyn, Brehm.)

mêle tellement de gazouillements, qu'à sa façon, il exprime les joies de cette brillante saison ; mais c'est surtout par le côté folâtre, enjoué et comique qu'il se fait remarquer. Alors il a l'air si peu sérieux qu'on a donné le nom d'étourneau à un jeune homme qui veut faire le capable.

Les étourneaux sont très-sociables, ils nichent les uns près des autres et forment souvent ainsi de petites colonies. Au sortir du nid, les jeunes se mettent en bandes, et, à l'arrière-saison, les bandes d'une contrée se réunissent pour ne se séparer qu'au moment des accouplements du printemps suivant. En hiver, il n'est pas rare de les trouver mêlés aux corbeaux. Ils peuvent d'autant plus satisfaire leurs instincts de sociabilité qu'ils ont le vol assez puissant pour faire facilement de nombreux déplacements, et, par expérience, ils savent que l'union fait la force. Aussi est-ce un besoin pour eux de caqueter et de jaser sur toutes espèces de choses, et le fait est que très-rarement ils gardent le silence. Quittent-ils le troupeau pour s'élever sur un massif de peupliers, vont-ils, pour passer la nuit, s'abattre sur les roseaux d'un étang, vous assistez aussitôt à des causeries d'une volubilité étourdissante.

A l'arrière-saison et quand ils ont pris leur repas, ils aiment à percher sur la cime d'un grand chêne, et là, grands et petits, mâles et femelles, ils se laissent aller à des joies folâtres et à toutes les excentricités de la musique.

Le 12 octobre 1876, en traversant de grandes futaies qui bordent une plaine, j'entendis un cri qui semblait poussé par une buse un peu éloignée.

En silence et en me dissimulant, je me dirigeai de ce côté et ainsi j'arrivai près d'un chêne couvert d'étourneaux. Le cri de buse recommença; il fut suivi d'un appel de perdrix, reproduit un peu comme l'est une image par la caricature, et d'interminables ricanements ; puis vinrent de parfaites imitations de merle et de loriot, des cris et des notes comiques, des effets de ventriloquie, et en même temps je voyais les oiseaux changer constamment de place, marcher, sautiller, étirer leurs membres, lisser leurs ailes et prendre des poses désordonnées. J'assistais vraiment à une représentation et je suppose que les étourneaux s'amusaient encore plus que moi.

Il faut le remarquer, tous les loriots étaient partis pour le Midi depuis le 8 septembre : c'est donc de mémoire que les étourneaux imitaient leurs chants (1).

On voit quelquefois ces malicieux observateurs descendre sur les vaches et les moutons d'un troupeau pour chercher et prendre la vermine qui se cache dans leurs poils.

Aussi sont-ils très-habiles pour la chasse ordinaire des insectes et surtout des vers blancs ; on en jugera par les exemples suivants :

En 1874, le 18 mars, un cultivateur de ma connaissance se rendit à 7 heures dans un clos d'arbres fruitiers pour y cultiver une luzerne. A 7 heures 1/4, une vingtaine d'étourneaux arrivent; à 8 heures, il y en avait soixante environ.

(1) D'après les auteurs, l'étourneau imite : la mésange, la fauvette, l'alouette, la caille, la poule, le busard, le tic-tac du moulin, le grincement d'une porte, la pie. Le 15 février 1877, j'ai entendu un étourneau imiter la pie-grièche grise et le moineau domestique.

Depuis lors et jusqu'à 11 heures, ils suivent constamment la charrue. Combien de vers blancs n'ont-ils pas mangés et quels services n'ont-ils pas rendus !

Je connaissais l'an dernier sur la lisière d'un bois un nid d'étourneaux. Dedans il y avait cinq petits. Un matin un cultivateur vint labourer un champ à 1.700 mètres de là. A peine eut-il tracé son premier sillon, que les père et mère du nid arrivèrent et pendant, toute la journée, ils vinrent chercher les vers blancs que la charrue mettait à découvert.

Pendant l'hiver de 1876 à 1877, les étourneaux n'ont pas quitté nos contrées et ceux du canton de Heiltz-le-Maurupt (Marne) n'ont pas cessé de se réunir sur les roseaux de l'étang de Sogny-en-l'angle. Cette espèce de forêt immergée leur offrait un abri si sûr et si agréable, que tous s'y rendaient, chaque jour, de 15 à 20 kilomètres. Le matin, on les voyait s'envoler par bandes dans toutes les directions et revenir le soir. Or, de combien de milliards d'insectes n'ont-ils pas purgé cette vallée humide et fertile ?

Chaque année jeunes et vieux élisent domicile de nuit au centre de cet étang. Au lever du soleil de grands massifs de roseaux en sont tout noirs. Quand ces oiseaux s'élèvent, ils évoluent comme un tourbillon et alors ils produisent un bruit qui rappelle les lourds frémissements du chemin de fer. Le 25 juin 1877, à 4 heures du matin, j'en ai compté approximativement plus de 3.000. A cette époque, ils partent de grand matin à la suite des faucheurs et des troupeaux.

Je le sais, on reproche à l'étourneau de ne pas être parfait et par exemple de ne pas se contenter des mérises de la forêt. Or, quand il pénètre dans les vergers ou dans les vignes, pourquoi ne s'empresse-t-on pas de lui faire la guerre d'épouvantails? J'ai vu suspendre aux branches d'un cerisier des ardoises qui s'entre-choquaient au premier souffle du vent et qui par le bruit qu'elles faisaient éloignaient les étourneaux.

Un jour, un de mes cousins qui, dans une prairie de 6 hectares, voisine de son habitation, possède deux rangées de cerisiers, me dit que les étourneaux lui mangeaient des cerises, beaucoup de cerises; car on ne dit jamais autrement. Je lui indiquai l'épouvantail des ardoises, et il se promit d'y avoir recours.

Le lendemain sa clientèle de médecin l'appela au loin, et il oublia ses maraudeurs. Le même jour, on commença à faucher la prairie. Eh bien! voici ce qui se passa. Les étourneaux descendirent derrière les faucheurs et s'abattirent sur les insectes qui jusqu'alors s'étaient cachés dans le fourré des herbes. Et, à partir de ce moment, ils dédaignèrent les cerises.

Je suis allé constater ce fait assurément très-remarquable et je le cite dans la pensée que plusieurs de mes lecteurs auront une raison de plus de protéger l'étourneau, ce curieux artiste et chanteur d'opéra-comique.

D'ailleurs sa chair est sèche et amère.

On comprend qu'apprivoisé et mis en cage il soit amusant : il va jusqu'à imiter la voix humaine et écorcher quelques mots de notre vocabulaire.

§ 5. — HARMONIE DU CHANT DES OISEAUX.

N° 1. — *Élévation et étendue comparative des instruments de musique, de la voix de l'homme et de l'oiseau.*

Pour déterminer un son, il faut le comparer à un autre son ; car souvent on le perçoit difficilement, il est très-variable et très-fugitif ; par allusion à ce principe on a dit : « Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son ». La comparaison est surtout nécessaire quand il s'agit de porter un jugement sur l'harmonie ou la cacophonie, sur le dessus et la basse d'un ensemble. Or, ce qui est vrai pour un son l'est pour une voix, et, pour bien apprécier la voix d'une espèce d'oiseau et les concerts de la plaine, des bois et des eaux, il faut, sous beaucoup de rapports, et en particulier sous ceux de l'élévation et de l'étendue ; la comparer à la voix des autres oiseaux, à celle de l'homme et aux instruments de musique.

Nous avons donc cru utile de faire connaître l'élévation et l'étendue des voix et des principaux instruments de musique. De là le tableau que nous avons composé et placé aux pages 10 et 11 de notre ouvrage.

Diverses indications importantes ressortent de ce tableau.

Il n'est aucun instrument de musique qui fournisse tous les sons que la roue dentée de Savard rend déterminables.

Les instruments à soufflerie mécanique et par suite très-puissants et les instruments à percussion

donnent le plus grand nombre des gammes saisissables à l'oreille sans le secours d'un instrument de physique.

Viennent après eux, pour l'étendue, les instruments à corde, à pincement, à frottement et à percussion, ensuite les instruments à vent en cuivre et en bois, et enfin la voix humaine.

Tout ce qui vient directement de l'homme participe de sa faiblesse physique, mais aussi de sa supériorité morale. La voix humaine et les instruments à cordes et à vent ont moins d'étendue que les instruments à soufflerie mécanique et à percussion ; mais ils sont plus animés, ils reflètent mieux les impressions de l'âme, en particulier la voix donne à ses sons des nuances d'articulation.

Les sons dont se compose notre musique gravitent autour de la gamme régulatrice, celle du médium.

La voix des oiseaux a presque toujours beaucoup moins d'étendue que la voix humaine ; mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, elle a souvent à la fois la sonorité des instruments de musique, la flexuosité de la voix, des nuances qui, par leur rapidité et leur finesse, sont presque insaisissables, et une expression très-variée : c'est pour plusieurs de ces raisons qu'il nous est à peu près impossible de la reproduire et de bien l'imiter.

Le tableau fait encore voir comment les voix d'oiseaux s'échelonnent depuis la gamme du diapason jusqu'au *la* de la quatrième gamme et comment elles peuvent se répartir dans l'harmonie des bruits et des sons.

A l'aide de ces indications, étudions maintenant

quelques phases des concerts de la plaine, des bois et des eaux.

N° 2. — *Variétés des concerts : — accompagnements, — débuts, — programmes, — symphonie, — nocturne, — clôture.*

Accompagnements. — 15 janvier 1877, la température de la nuit est descendue à zéro. Il est huit heures du matin. Dans la plaine, on n'entend que des cris de corbeaux freux. Des alouettes partent, quand on passe près d'elles, mais en lançant seulement quelques notes. Sur la lisière de la forêt deux bruants jaunes qui ne disent pas un mot. J'entre dans un bois de futaie, et, si ce n'était un grimpereau, je serais dans une complète solitude. Des troncs d'arbres gros, grands et nus, des cimes ressemblant à des têtes de vieillards. Toutes les feuilles sont tombées depuis longtemps et leurs éliminateurs, les insectes, ont pris leurs quartiers d'hiver dans les mousses, dans les herbes et dans la terre. Alors le bois ressemble au chantier d'où les ouvriers sont sortis, à la cage sans chanteur. J'arrive dans des taillis de cinq, de six et de sept ans. Aussitôt apparaissent des mésanges et avec elles la vie et la joie. Sur les branches les plus flexibles, près des mousses et des lichens, elles frétillent, travaillent et chantent.

Tout en elles indique qu'elles appartiennent à la plus intéressante légion des serviteurs de l'homme, celle des éliminateurs ailés.

Elles sont restées pendant l'hiver, parce qu'elles sont vigoureuses et qu'elles savent fureter partout

et découvrir pour s'en nourrir certains insectes qui ne se sont pas enfouis dans la terre.

Pour toucher le cœur de l'homme il leur a été accordé, ainsi qu'à beaucoup d'autres oiseaux, les séductions de la gentillesse, de la forme, des couleurs et du son.

Toutes sont petites et mignonnes.

La nonnette *(parus palustris)* a le modeste costume gris et la coiffe d'une religieuse ; mais la mésange noire *(parus ater)* a ses teintes grises rehaussées de noir vif et de blanc pur, et la charbonnière *(parus major)* étale au milieu d'aussi éclatantes couleurs sa large poitrine jaune citron ; la mésange à longue queue *(parus caudatus)*, la plus petite de toutes (huit grammes), se grandit dans une robe à longue queue soyeuse ; la bleue *(parus cyanus)* est ornée d'une toque et d'un mantelet bleu d'azur, la huppée *(parus cristatus)* dresse fièrement son panache, et la mésange moustache *(parus biarmicus)* porte des moustaches aussi noires que longues. De ces espèces d'oiseaux deux ne sont pas sédentaires.

Celles que nous rencontrons le plus souvent sont la mésange à longue queue, la charbonnière et la bleue.

En plein hiver, par la pluie, la gelée, la neige, elles apparaissent à l'extrémité des branches, comme les fleurs dans les massifs.

De plus et toujours elles causent ou chantent. Ah ! sans doute elles ne sont pas par le chant les émules du rossignol ; mais il est de l'essence des grandes et belles choses d'être multiples et variées dans leur unité : c'est par ces caractères que

se révèle la sublimité de la nature. Les plus remarquables châteaux ont des ailes, des tourelles. Dans un tableau le sujet principal a pour encadrement des accessoires. En musique, il y a le solo et l'accompagnement. Enfin, dans une noce, la joie des époux et de leur famille gagne tous les invités.

L'unité des œuvres d'art ne s'obtient que par la parfaite concordance du principal et des accessoires : c'est ainsi que l'accompagnement comme le chant fait partie d'un même et beau langage et que tous deux sont l'expression d'une même joie.

Or, les mésanges qui, le 15 janvier, travaillaient et sautillaient devant moi, jetaient au vent des notes détachées les unes des autres, mais souvent répétées, sonores, vibrantes comme celles de l'épinette des Vosges. Une mésange charbonnière d'une brillante coloration, vive et ardente, semblait faire jaillir les sons d'une mandoline espagnole et même d'une cythare grecque et, après d'énergiques pizzicati, elle répétait un refrain aussi chaleureux qu'admirablement timbré.

Alors cette musique d'accompagnement me semblait une première annonce de la reprise prochaine des grands travaux de l'année, un des préludes des concerts de printemps. Dernier écho de l'année passée ou prélude de l'année présente, elle perpétuait les merveilleuses symphonies de la belle saison.

Au printemps, les pizzicati des mésanges forment un fond d'harmonie pour les mélodies des bois ; et alors ces pétulants oiseaux deviennent les accompagnateurs des fauvettes et des rossignols.

Débuts. 15 février 1877 : l'hiver a été exceptionnellement doux, la moyenne de la température la plus basse du mois de janvier a été de deux degrés moins quelques fractions au-dessus de zéro ; ce que je n'avais jamais vu, les grives draine et mauvis et la grive chanteuse sont arrivées le 6 janvier. Le chant de quelques troglodytes n'a cessé qu'au 20 janvier pour reprendre au 12 février. L'alouette a devancé de 4 jours cette dernière date. Le merle ne s'est tu que pendant une partie du mois de janvier.

Mon thermomètre minima a marqué, le 13 février, 7 degrés au-dessus de zéro ; le 14, 8 degrés, et le 15, 7. Ce jour-là, le soleil s'est montré chaud et radieux ; il a infusé une nouvelle séve à notre terre engourdie par l'hiver ; il a ranimé toutes les espérances ; comme un chef d'orchestre, il a commandé de célébrer à nouveau les gloires de l'Eternel. A son signal et sur d'immenses régions, des milliers de voix se sont fait entendre.

Les pinsons, qui jusqu'alors s'étaient contentés de monosyllabes, ont redit leurs joyeux refrains ; cependant leur voix n'avait ni sa pureté, ni son éclat ordinaire, leurs périodes étaient embarrassées et incomplètes ; le bruant jaune manquait sa finale ; le merle lançait des exclamations et déclamait plutôt qu'il ne chantait ; la grive ne donnait que des fragments de son grand air. Les musiciens étaient peu nombreux ; dans le dessus et dans les basses de l'harmonie, il y avait des lacunes sensibles.

A vrai dire, ce n'était pas encore un concert, c'était une étude, une répétition ; mais chaque

musicien ne pouvait s'en croire d'avoir retrouvé son instrument et de pouvoir s'en servir pour exalter sa joie.

Les notes des mésanges étaient bien timbrées, le troglodyte perlait sa mélodie et la voûte des cieux retentissait des hymnes des alouettes (1). Pendant que mes yeux se fixaient vers le ciel d'où s'échappaient ces séraphiques accents, un de mes amis passa près de moi et me dit : « Il paraît que dans le département des Deux-Sèvres, tout le monde ne goûte pas vos plaisirs ; j'ai mis de côté pour vous un journal contenant un arrêté qui déclare l'alouette nuisible ».

Je retourne à la maison lui répliquai-je, et si vous le voulez, je prendrai en passant votre journal.

En rentrant chez moi, je l'ouvris et je jetai les regards sur les faits divers. On y annonçait un suicide, un assassinat et un adultère, etc. Enfin, à la colonne suivante, je trouvai l'arrêté dont le texte suit :

« Le Préfet des Deux-Sèvres (Jules Mahias) :

« Vu l'arrêté en date du 27 octobre 1876 réglementant la police de la chasse dans le département des Deux-Sèvres :

« Vu la déclaration du Conseil général, de laquelle il résulte que l'alouette de passage dans les Deux-Sèvres porte un grave préjudice aux intérêts

(1) Le 8 mars, il est tombé de la neige, elle a été suivie d'une gelée qui a duré jusqu'au 13 inclusivement. Pendant cette période je n'ai plus entendu la grive, ni la plupart des autres oiseaux. Mais, avec le retour du beau temps, la reprise a été très-brillante.

de l'agriculture, et spécialement à l'époque des semailles ;

« Vu la loi du 3 mai 1844 :

« Arrête :

« Art. 1er. L'alouette est déclarée animal nuisible dans les Deux-Sèvres ».

Il est donc vrai qu'en l'an de grâce 1876, dans un département français, l'alouette a été déclarée nuisible. Implicitement c'est dire : Vous, faucheur, qui, pour protéger une nichée d'alouettes, laissez cette touffe d'herbe ; pâtre, qui dans le même but, vous détournez de cette ponte, vous êtes, malgré votre bon sens, le jouet d'un préjugé, vous accomplissez là des actes d'ignorance et de vaine sensiblerie ; l'alouette est nuisible, c'est un genre de vipère : faucheur, guillottinez ces jeunes oiseaux, pâtre, écrasez ces œufs de votre lourd sabot.

Supposons un instant que la vie humaine soit purement matérielle, qu'il nous faille refouler nos plus nobles aspirations, étouffer la voix de notre conscience, et ainsi nous livrer à l'erreur, aux doctrines fausses, impuissantes et dissolvantes ; même dans cette inadmissible hypothèse, l'arrêté de M. le Préfet Mahias reste encore pour moi inexplicable.

D'abord l'alouette est excellente à manger et par malheur pour elle cela n'est que trop connu ; mais alors qu'elle soit traitée comme les oiseaux gibier et protégée comme la caille et la perdrix ; que, de l'ouverture à la clôture, elle soit respectée et que

pour elle la chasse au fusil soit seule autorisée. Çette chasse n'est pas à beaucoup près aussi destructive que celle qui se fait au moyen des filets, elle ne peut trop appauvrir l'espèce et constituer une proscription.

Mais, comme éliminateur, l'alouette est nuisible, dit l'arrêté précité ; eh bien ! j'ouvre mes registres de notes et je trouve ce qui suit :

Envoyé à M. Godron, doyen honoraire de la faculté des sciences de Nancy, le contenu scrupuleusement étiqueté des estomacs (1) de 85 alouettes trouvées sur le marché et tuées pendant les semailles de blé de 1871 et de 1872.

Végétaux et animaux contenus dans ces estomacs et déterminés par ce savant botaniste, zoologiste et entomologiste :

Dans cinq estomacs, 8 grains de blé et 1 de seigle.

Dans un estomac, un grain de chenevis.

Dans les autres, soit seuls, soit mélangés à des insectes :

Polygonum aviculare (beaucoup),
Polygonum lapathifolium,
Polygonum persicaria,
Panicum (beaucoup).

Millet, silène, borraginée, *lycopsis arvensis, ervum*, *ervum hirsutum,* chardon, noyaux du fruit de la ronce.

Dans 26 estomacs, débris d'insectes variés, de mollusques.

Dans beaucoup d'estomacs, des graviers.

(1) Ces estomacs font partie de ma collection.

Autres notes. Le 25 juin 1876, je suis passé sur une ferme voisine de la Marne. Le propriétaire, M. Bernaudat, m'ayant aperçu, me dit que l'orage de l'avant-veille avait détruit un nid de cinq jeunes alouettes. Vite nous allâmes les voir, il faisait chaud et elles étaient en putréfaction. Malgré cela, je les ouvris et je constatai que dans quatre estomacs il n'y avait que des petites chenilles vertes longues de 15 millimètres, et dans le cinquième deux chenilles noirâtres plus grosses et ayant 4 cent. de longueur.

C'était une révélation, et dans plusieurs maisons de culture, je priai qu'on m'avertît si l'on trouvait des nichées détruites. Cinq jours après un faucheur, malgré ses bons désirs, ayant mutilé une nichée, on me le fit savoir. J'ouvris 4 estomacs et je les trouvai également remplis de chenilles longues de 4 centimètres.

Des auteurs ont depuis longtemps signalé que les alouettes se nourrissent partiellement d'insectes, qu'elles les recherchent surtout au moment de l'élevage et qu'elles ont une prédilection marquée pour les œufs de fourmis et de sauterelles ; ces remarques je les ai faites moi-même.

Ce qui donc, à mon avis, est nuisible, c'est l'arrêté de M. le Préfet des Deux-Sèvres. Espérons qu'il le reconnaîtra tôt ou tard, mais espérons encore plus qu'une loi interviendra bientôt pour empêcher des arrêtés qui au point de vue de l'intérêt général sont des abus de pouvoir.

Programmes. Nous n'avons parlé d'une manière particulière que des principaux chanteurs de nos

contrées, de ceux qui sont des types caractéristiques de genres ; mais nous en possédons d'autres, qui, malgré leur infériorité, sont encore fort intéressants et dont chacun a le mérite d'une certaine originalité.

Très-souvent donc on entend à la fois plusieurs oiseaux. Leur variété de timbre, de langage et de chants donne lieu à des effets d'ensemble plus remarquables. Ou n'écoute pas et on n'étudie pas cette curieuse harmonie sans que l'oreille, l'esprit et le cœur éprouvent de véritables jouissances ; et parfois de grandes vérités sortent du mystère pour éclairer l'âme.

Les lieux les plus favorisés sous ce rapport sont ceux où il se trouve de l'eau, de la plaine et du bois et des productions très-diverses, parce que les types les plus variés de chanteurs s'y rencontrent à la fois. Par conséquent il importe que chaque jardin ou parc offre ces avantages.

On n'entend guère sur nos étangs ou sur nos cours d'eau que le chant de la rousserolle, du bruant des roseaux, et sur nos marais que celui du phragmite des joncs ; mais, le plus souvent, sur les rives de ces eaux, il y a des buissons, des arbres, des petits bois dans lesquels chantent les fauvettes, les hyppolais, les pouillots véloces et fitis.

La plaine n'est pas non plus très-riche en variétés musicales. Il est vrai qu'à elles seules les alouettes chantent plus souvent, plus longtemps et mieux que beaucoup d'espèces réunies ; mais les bergeronnettes y sont attirées par un peu d'eau ; la fauvette grisette, le traquet, le bruant jaune, par les buissons

et les haies; le pinson, le chardonneret et la linotte par les arbres.

Les concerts des eaux et de la plaine sont donc surtout intéressants quand les artistes des forêts viennent prêter leurs concours.

Mes comptes rendus de concerts, quoique incomplets, seraient interminables, si je me laissais aller à les tous reproduire. Je me contente donc de donner les programmes de quelques-uns, et j'engage le lecteur à se rendre comme moi à la campagne. Alors seulement il jouira des plaisirs dont j'ai voulu lui donner un avant-goût.

Dans la plaine, tous les jours de la bonne saison, et surtout le matin, chœurs d'alouettes.

15 mai 1876, dans un petit bois de la plaine, solo et imitations de l'hyppolais, polyglotte, accompagnements de bruants jaunes et de pinsons.

20 mai 1876, sur le bord de l'eau, solo de pouillot fitis, accompagnements des rousserolles effarvattes.

1er juin 1876, dans le bois, solo de rossignol, accompagnements de mésanges.

1er juillet 1876, dans le bois, 7 heures du matin, duo de tourterelles, solos alternés de fauvettes à tête noire et de loriot.

1er juillet 1876, dans le bois, à 7 h. et 1/2 et à 500 mètres de là, dans des taillis de 15 ans, solo par une grive, duo de tourterelles, quatuor de trois tourterelles et d'un coucou, accompagnements de mésanges et de sittelles, d'une fauvette babillarde et d'un gros bec.

2 juillet 1876, dans le bois, près d'une clairière, solos de deux pouillots fitis et d'un pipit des arbres,

accompagnements de bruant zizi et de mésanges.

2 juillet 1876, près d'une flaque d'eau, solo par un rouge-gorge, accompagnements de mésanges.

Symphonie. 1er mai 1876. Nos derniers chanteurs sont arrivés : j'ai entendu le pipit des arbres, le 1er avril ; la fauvette à tête noire, le 2 ; le coucou, le 3 ; le loriot et le rossignol, le 6 ; l'accenteur mouchet, le 9 ; la fauvette babillarde, le 11 ; la fauvette des jardins, le 12 ; la tourterelle, le 24 ; la caille, le 1er mai ; le gobe-mouche gris, le 6.

Après avoir vocalisé pendant quelques jours, ils ont retrouvé leur répertoire, leur puissance et leur éclat. En ce moment tous ces artistes ont leurs plus belles parures. Les orchestres et les chœurs sont au complet. Partout et à l'improviste on n'entend que causeries, cris, déclamations, cantates, mélodies, imitations, accompagnements variés et entraînants, solos, duos, trios, quatuors, dans des gammes égales ou très-supérieures à celles de la voix humaine. Toutes les nuances de sonorité et d'expression, de gais refrains, des chants simples et gracieux, brillants et perlés, de doux murmures, des élans passionnés, des psalmodies et des hymnes.

Cette symphonie pastorale et religieuse commence avant le jour et finit après lui.

Oh vous ! qui êtes les heureux du jour, venez dans cet élysée, sous des ogives de verdure, sur des tapis de fleurs. L'atmosphère est pure et embaumée, le soleil est radieux ; jamais les concerts de la plaine et des bois n'ont été plus sympathiques ; ils dilatent le cœur, épurent et ennoblissent la joie.

Et vous tous, qui avez été visités par l'épreuve du malheur, vous les victimes ou les témoins attristés de la bassesse et de la méchanceté des hommes, vous qui pleurez sur la tombe d'une mère ou d'une fille, accourez aussi, le chant des oiseaux, c'est une voix mystérieuse de l'infinie bonté qui vous dit : Espérez, espérez toujours.

Nocturne. (Nuit du 25 au 26 juin 1877.) Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, la production végétale ne se complète que par l'intervention d'un grand nombre d'animaux. Il fallait donc que ces agents naturellement faibles et parfois passionnés fussent poussés à l'accomplissement de leur tâche par des moyens presque infaillibles, et que particulièrement ils y fussent souvent rappelés.

Aussi, ces appels se multiplient-ils de la manière la plus variée et dans les circonstances les plus diverses.

Pendant les belles nuits d'été, de nombreuses voix s'élèvent sans cesse pour redire à tous que le calme et l'obscurité de la nuit ne sont que des phases de la vie, des heures très-courtes de halte et de repos réparateur. Les formes que prennent ces appels sont singulièrement intéressantes. Les ayant maintes fois étudiées, j'ai voulu savoir comment elles se manifestaient au moment des grands travaux de la fenaison, c'est-à-dire quand la plupart des plantes herbacées et indigènes arrivent à maturité.

C'est pour cette raison, que le 25 juin 1877, je suis sorti à minuit.

Mon thermomètre marque 14 degrés centigrades

au-dessus de zéro, la nuit est splendide, le calme plat. Les reflets brillants et argentins de la lune me permettent d'écrire en gros caractères les notes nécessaires à mon récit ; mon ombre se projette très-distinctement sur le sol, la lueur phosphorescente du lampire (*lampiris noctiluca,* ver luisant) apparaît à peine. La surface de l'étang miroite.

Les grillons qui semblent chargés de porter la voix au nom de tous les insectes de la plaine, ne cessent de crier; leurs cris partout entendus et continuellement répétés depuis la chute du jour, les uns perçants, les autres adoucis par l'éloignement, animent la solitude.

J'arrive près d'eaux dormantes, et alors des sons vibrants et articulés comme la voix humaine se font entendre. Quelques minutes d'accalmie sont suivies d'un vigoureux et long crescendo, au milieu duquel se distinguent des basses et des barytons. Ces coassements, par leur variété et leur énergique expression de contentement, semblent mettre et tenir en mouvement tous les muets de l'onde.

Des sauts de carpes, des sillages impétueux de brochets, annoncent que beaucoup sont à leur poste de travail.

Le bruit diminue-t-il, les crapauds en profitent pour donner leurs notes les plus pures et les mieux flûtées.

Mais tous ces bruits et sons auxquels s'ajoutent bientôt les gazouillements d'hirondelles rustiques remisées et perchées sur les roseaux, ne forment qu'un fond d'harmonie sur lequel éclatent les

chants des rousserolles effarvattes. Vibrants comme les airs de la musette, ils se modèrent et s'adoucissent comme l'écho. La note d'agrément, la cadence, les gracieux coulés, les staccati, la vigueur de l'attaque, les transitions de tierce, de quarte, de quinte et de sixte, leur donnent une énergique expression de passion et de joie.

Mais c'est sur l'étang qu'il faut se transporter pour retrouver en grand cette aquatique harmonie. Dans cet asile si cher aux diptères, les rousserolles effarvattes eussent été insuffisantes et elles sont remplacées par les rousserolles turdoïdes. A 700 mètres de la chaussée, je les entends déjà très-distinctement.

Arrivé près des roseaux, je me retrouve en plein concert ; cris de grillons de la plaine, coassements de grenouilles, sonnerie de crapauds, éclats de voix de la poule d'eau et de la morelle, caquetage des canards, chants saccadés des rousserolles turdoïdes, semblables à ceux de l'effarvatte pour l'originalité et plus remarquables encore par la fougue et les notes puissantes, acérées et stridentes. Rien ne manquait de ce qu'il faut pour rappeler la grande loi du travail et les joies qui en adoucissent l'amertume.

J'en étais là de mes observations, quand une alouette s'éleva dans les airs, il était 2 heures et quart. A ce signal, toutes les alouettes s'élancèrent (1) et en quelques minutes elles formèrent

(1) Il est à remarquer qu'en général au premier appel d'un oiseau ses congénères se mettent à l'imiter et qu'en un instant tous les chanteurs de la même espèce rivalisent d'ardeur.

Il en est ainsi chez les grives, les rouges-gorges, les rousserolles et

autour de l'étang une auréole de chants. Un rossignol d'un bosquet voisin, qui, depuis le crépuscule, s'était rarement interrompu, quoique en écourtant ses périodes, redoubla d'ardeur et donna un nouvel éclat à ses solos. Bientôt des fauvettes ajoutèrent leurs mélodies. Ainsi sonna le réveil des chanteurs des bois, de la plaine et des eaux. Tous semblaient dire :

Oh ! voyageurs qui vous êtes attardés, faucheurs qui arrivez à la prairie, annoncez à ceux qui dorment, que même la nuit, au marais, des ouvriers de la Providence travaillent sans relâche pour eux.

Le jour vint, le soleil empourpra l'horizon. Des noctuelles (1) passèrent près de moi cherchant pour le jour une retraite. En retournant à son trou, une chouette chevêche épancha ses accents langoureux, l'étang sortit des vapeurs qui l'embrassaient et je vis les roseaux (2) étaler leur luxuriante verdure, leurs feuilles couvertes des perles de la rosée. Près d'eux se dressaient d'admirables phellandries chargées d'ombelles blanches (3). Les rives de la chaussée étaient garnies de joncs aux fleurs rosées et élégantes (4). Sur la bordure des champs apparaissaient des fleurs et des bouquets richement colorés de seneçon (*senecio jacobrea*), de mille-feuille (*achillaca mille folium*), de bluet *(centaurea cyanus)*, de grande marguerite *(leucanthemum)*, de

souvent même une espèce met en mouvement une autre espèce avant l'heure ordinaire de son chant, ce qui explique quelquefois l'avance des uns ou des autres.

(1) Libellules.

(2) Jonc à balai *(arundo phragmites)*, jonc des chaisiers *(scirpus lacustris)*.

(3) *Ananthe phellandrium.*

(4) Jonc fleuri *(butomus umbellatus)*.

scabieuse (*scabiosa arvensis*), de gaillet, de lin (*linum cathorticum*), de silène (*silene inflata*), de serpolet (*thimus serpillum*), d'ibéris (*iberis amara*) et de coquelicot (*papaver kheas*).

Et la brise du matin apportait le parfum des foins.

Ainsi le nocturne qui m'avait si intéressé n'était que le prélude des concerts de l'aube, gracieuses harmonies de formes, de couleurs et de sons.

Les ornithologistes me sauront sans doute gré d'ajouter encore d'autres détails.

A 4 heures 30, pendant que ma nacelle se frayait bruyamment un passage à travers un massif de roseaux, un oiseau partit, en poussant un cri de détresse. L'ampleur de la voilure, la hardiesse et la rapidité du vol, la physionomie de l'animal, la teinte jaunâtre de la tête me firent de suite reconnaître un busard harpaye (*circus rufus*). Je pensai naturellement que son nid ne devait pas être éloigné ; je l'aperçus, en effet, à dix mètres de là à la surface de l'eau. Il était ingénieusement encaissé dans les roseaux, composé de baguettes en bois bien enchevêtrées et garni de paille à l'intérieur. Sa forme était celle d'une coupe peu profonde. Il avait en grand diamètre 1 mètre, en hauteur totale 0^{m} 25 et au-dessus de l'eau 0^{m} 12. La cuvette était large de 0^{m} 23 et profonde de 0^{m} 06.

Au centre se trouvaient quatre jeunes, vêtus de peluche blanche et intéressants comme tous les poussins. Le plus petit était sans doute éclos de la veille.

A mon approche, tous se serrèrent sur la rive du nid opposée à ma nacelle; mais mes mesurages et

mes observations furent bientôt terminés, et je les laissai reprendre leurs aises.

Alors la mère planait à une grande hauteur au-dessus de ma tête. Ses évolutions qui, dans le principe étaient impétueuses, devinrent calmes, gracieuses et semblaient me dire combien elle était heureuse de mon départ.

Après plusieurs vérifications, j'ai constaté qu'à l'époque du 15 au 20 juin, les rousserolles turdoïdes ont commencé leurs chants à minuit 10, 15 et 20 minutes, et les ont finis à 10 heures 40 du soir ; que les rousserolles effarvattes, qui ont fini à 11 heures du soir, ont commencé à 2 heures 25, 2 heures, 1 heure 45 du matin, et même avant.

Clôture. Si des amateurs veulent jouir de toutes les variétés de concerts que donnent les oiseaux pendant la bonne saison, il ne faut pas qu'ils s'attardent ; car les beaux jours passent vite, et bientôt petit à petit les artistes de nos bois et de nos plaines prendront leurs vacances.

En 1876,

Les rossignols ont cessé de chanter	du 10 au 30 juin.
Le merle a cessé son chant......	vers le 10 juin.
La huppe......................	— 25 —
Le coucou......................	du 25 juin au 7 juillet.
La fauvette babillarde...........	vers le 10 juillet.
L'hippolais icterine......... ...	— 10 —
La rousserolle effarvatte.........	— 20 —
Le pinson.....................	— 20 —
Le pouillot fitis................	— 25 —
Le pipit des arbres............	— 25 —
Le rouge-gorge.................	— 1er août.
La fauvette grisette............	— 3 —
Le grand ramier................	— 10 —
Le loriot......................	— 10 —

La fauvette à tête noire.........	vers le	15	août
La tourterelle..................	—	15	—
Le bruant jaune................	—	20	—
L'alouette.....................	—	20	—

Plusieurs, comme l'alouette et la fauvette, ont repris leur chant vers le 15 septembre, mais pour finir la première au 1er novembre et la seconde vers le 7 octobre.

V.

Utilité de cette Étude.

Si la dissection met en évidence les organes de l'oiseau, le langage et le chant dévoilent les mystères de ses instincts. Il faut même connaître ce langage et ce chant quand dans telle ou telle contrée et surtout dans tel ou tel bois on veut déterminer le nombre des espèces et des individus, la nature, la durée et la répartition de leurs éliminations, le moment ou commence et finit le travail de la journée, le nombre d'heures qu'elle fournit.

Par ces études, on élargit les horizons de la vie spirituelle; on augmente les jouissances de l'oreille, de l'esprit et du cœur ; on comprend mieux l'unité et la diversité des beautés de la nature, tous les grands sentiments dont le chant est le moyen d'expression.

Par leurs analogies et leurs contrastes, les musiques des hommes et des oiseaux se font mieux apprécier.

L'étude du chant des oiseaux est un moyen d'embellir à bon marché la vie et de rendre les promenades agréables.

Faite dans la nature, elle est profitable à la plupart des hommes et particulièrement aux habitants de la campagne, elle est même indispensable aux ornithologistes; car, pour l'appréciation de certains faits, leurs collections sont insignifiantes, leurs

livres insuffisants et leurs cages trop imparfaitement pourvues.

Incontestablement encore de pareilles recherches fournissent des raisons nouvelles et nombreuses d'admirer, d'aimer et de protéger les oiseaux. Empressons-nous de les faire connaître; car le nombre des oiseaux chanteurs n'est pas ce qu'il devrait être; on ne respecte pas plus que tous les autres les insectivores qui charment les oreilles et qui ne peuvent vivre en cage, le dénichage se fait surtout dans le voisinage des maisons et des jardins.

VI.

Notation du Chant des Oiseaux.

Nous avons vu que vingt-quatre lettres de notre alphabet, dix chiffres et les combinaisons de leurs groupements suffisaient pour caractériser toutes les idées et tous les sentiments ; on peut donc de cette façon exprimer les divers sons, leur élévation, leur tenue et leurs autres nuances.

Mais l'écriture à laquelle tous ces signes donnent lieu n'est d'une lecture ni assez facile, ni surtout assez rapide, quand il s'agit de chanter ou de jouer un air.

Dans ces circonstances, il était nécessaire de simplifier l'écriture ordinaire et d'avoir recours à des signes spéciaux.

Les Grecs et les Romains ont d'abord employé les lettres de l'alphabet pour figurer les sons. Le nom de *gamma* vient même de ce que le *sol*, d'où partait, dans l'ancienne notation, la gamme normale, était représenté par la troisième lettre de l'alphabet grec, le gamma.

Mais les lettres et les chiffres n'étaient pas assez distincts pour la lecture rapide et à distance ordinaire d'un pupître, et vers l'an 1023, Gui d'Arezzo imagina de les remplacer par des marques originales, des points noirs sensiblement gros, capables d'apparaître très-distinctement, surtout sur une surface blanche ; on les a appelés notes.

A la fin du dix-huitième siècle. J.-J. Rousseau a voulu substituer des chiffres aux notes ; mais, si le chiffre, en raison de sa valeur connue, donne à la note une expression plus claire et plus complète, il reste, comme les lettres des Grecs, difficilement perceptible dans les conditions ordinaires d'une exécution musicale.

Les notes ont prévalu et il convient de les employer pour écrire les chants des oiseaux.

Des nuances de la note, il en est deux principales qui doivent être clairement indiquées : ce sont celles de l'élévation et de la durée.

Les sons des gammes et les intervalles qui les séparent étant, dans leur succession ascendante et descendante, étagés comme les barres transversales d'une échelle, pour indiquer le degré de l'élévation relative des notes, on a eu l'idée de les superposer à la façon des échelons. Seulement, pour ne pas leur faire occuper trop d'espace, on les a placées sur et entre les degrés de cette échelle des gammes.

L'étendue d'une voix ou d'un instrument n'occupant qu'une partie quelquefois très-faible de cette échelle, on a fractionné celle-ci et on a donné à chaque fraction le nom de portée.

Restait à indiquer l'élévation de chaque portée, c'est ce que l'on a fait au moyen de signes que l'on a appelés clefs. On a inventé pour cela trois sortes de clefs ; celles de *sol*, de *fa* et d'*ut*. Comme la clef d'*ut* en comprend quatre espèces, et celle de *fa* deux, il y en a réellement sept. Si ce système, actuellement pratiqué, offre des avantages pour chaque espèce d'instrument et de voix, il ne serait

pas d'un usage facile pour la notation du chant des oiseaux, et, dans ce cas-là même, il faudrait encore inventer plusieurs clefs.

Nous avons donc cherché un autre système de portée.

Ainsi que nous l'avons vu, sur l'échelle des sons déterminables au moyen de la roue dentée de Savard, on place onze gammes et demie, et le grand orgue de Saint-Sulpice en comporte dix.

Dans leur ensemble, les voix des oiseaux et des autres animaux parcourent, il est vrai, une très-grande étendue de sons ; mais chacune d'elles en particulier est le plus souvent limitée à une tierce, à une quarte ou à une quinte.

Or, quatre lignes et leurs trois interlignes fournissant la place nécessaire aux sept notes d'une gamme diatonique, rien ne s'oppose à ce que nous admettions autant de portées à quatre lignes que de gammes. De cette façon chaque note se trouvera occuper la même position dans chaque portée, l'*ut* étant toujours placé sur la première ligne du bas.

Maintenant, pour indiquer l'élévation de chaque portée, il nous suffira de mettre en tête :

1° De la gamme régulatrice, celle du *la* du diapason et du médium, les initiales G R.

2° Des gammes en dessus, d'après leur rapprochement de la gamme régulatrice, les chiffres et signes $\underline{1}$. $\underline{2}$. $\underline{3}$. $\underline{4}$. $\underline{5}$.

3° Des gammes en dessous, d'après leur rapprochement de la même gamme, les chiffres et signes $\overline{1}$. $\overline{2}$. $\overline{3}$. $\overline{4}$. $\overline{5}$.

Ces indications peuvent avoir l'avantage de ne pas laisser le lecteur se confiner dans des détails

sans horizon et d'attirer son attention sur l'échelle des sons et les synthèses de l'harmonie.

Afin d'indiquer qu'une note doit être haussée d'un ou plusieurs commas, il n'y a, comme nous l'avons déjà dit, qu'à placer un chiffre au-dessus ou au-dessous d'elle. Le chiffre 9, placé entre deux notes, indique qu'on passe de l'une à l'autre en suivant la série des 9 commas.

Pour les formes de la note qui expriment la durée du son, quelques explications sont nécessaires.

L'oiseau a quelquefois des notes bien tenues; mais, le plus souvent, il chante vite et très-vite. Les figures de la longue et de la brève du plain-chant étaient donc insuffisantes, et les divisions en blanches, noires, croches et doubles-croches, convenaient au contraire très-bien.

Seulement on peut leur donner plus de précision en reconnaissant, comme je le fais, que la blanche équivaut en durée à une seconde et par suite la double-croche à un huitième de seconde.

Tous les autres signes de l'écriture musicale seront employés avec la signification qui leur est reconnue, sauf les deux modifications suivantes.

La durée d'un chant sera indiquée par un trait coupant à angle droit la portée, et l'interruption entre les périodes d'un chant par des silences.

Deux traits, au lieu d'un, serviront à séparer les chants de deux oiseaux de même espèce.

Tels sont les procédés à l'aide desquels on pourra, nous l'espérons, écrire ce genre de musique.

Aurons-nous résolu toutes les questions que nous avons traitées dans cet ouvrage? Nous ne le

pensons pas ; mais nous espérons avoir posé les bases d'une théorie dont d'autres trouveront avec le temps toutes les applications.

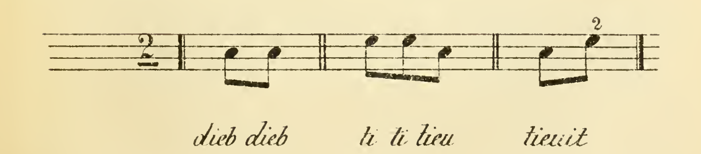
Nous aurions désire ajouter, comme complément de notre ouvrage, la notation du chant d'un certain nombre d'espèces ; mais pour déterminer, au point de vue de l'élévation et des nuances, la moyenne, les extrêmes des sons d'une seule espèce, il faudrait des observations extrêmement nombreuses, et, pour le moins, beaucoup de temps.

Nous nous contenterons donc aujourd'hui d'indiquer l'élévation de quelques sons et de reproduire des fragments de chants que nous avons entendus, en observant que nous ne les donnons pas comme types de genres ou d'espèces.

Roitelet huppé

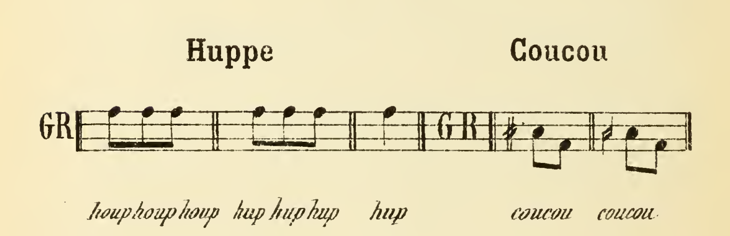


Moineau domestique



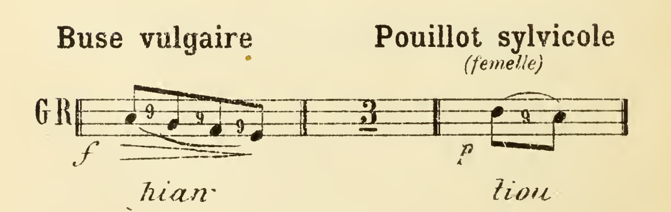
Hirondelle rustique





Corbeau corneille



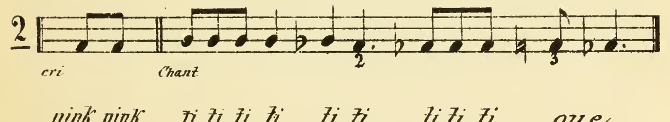


Grimpereau familier



tsig tsag tsig tsag tsig tsag   sit sit sit sit si si si si si si sit

Pinson ordinaire

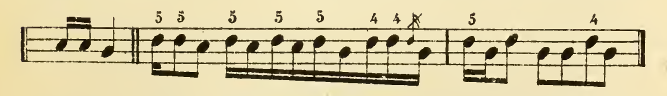


pink pink   ti ti ti ti   ti ti   ti ti ti   oue
tu tu tu tu   tu tu   tu tu tu   eue

Chardonneret élégant

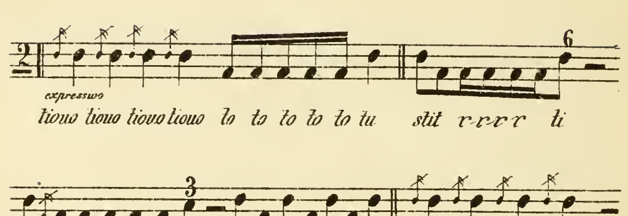


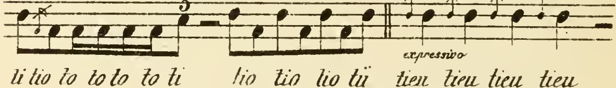
sti sti   tlieu   tia tia tia   tieu tieu

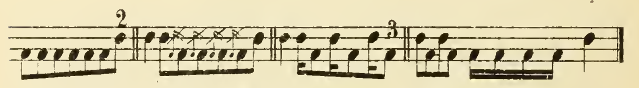


siti e   titie tie tie tie ti ti tie   tioti tieutié

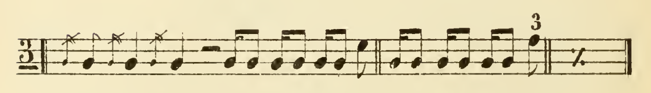
Rossignol

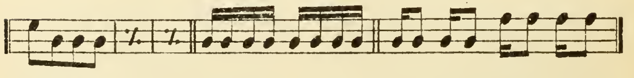


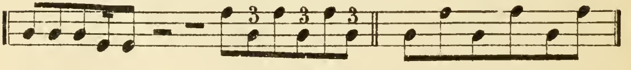




Rousserolle effarvatte







Loriot



Grive chanteuse

tieueu dieuteuteut tieu ieu

teuteuteu . . . . oié oié tuitotuitotuitoi tio toi

i e eu o-ti o-ti o-li cri-cri

tieutritritritritri tieu tieu tieu truie todi todi todi

Alouette des champs

ti-o li tia tii li li li li a tii titié

tieu tieu tieu tieu tieu tii tii ti tié to ti tié tié tié ti *expressivo*

ti li ti li li eu li tié tié li ti lié ti ti lie li tirrrr.

to didi o didi té o to tii to tii tidi didi o-ti

ti teé li trrr ti li li lié i ti ti ti li li lieu

Martinet noir



